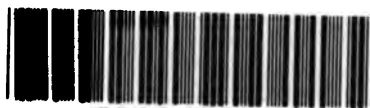
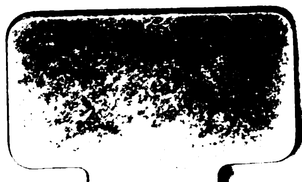
AVENTURES D'UNE CHATTE








600057536W



r

e

noral

udre

ge

rons

nidir

r

ron

p

ts

AVENTURES

D'UNE CHATTE,

ÉCRITES PAR ELLE-MÊME.

PAR

MLLE. C. WISLEZ.



LONDRES:
DULAU ET CO., 37 SOHO SQUARE.
1876.

LONDRES: IMPRIMERIE DE W. CLOWES ET FILS,
STAMFORD STREET ET CHARING CROSS.

Lettre de l'Auteur à M. Guizot.

Cher Monsieur,

Voici deux petits livres qui vont, je crois, être publiés à Londres. Celui auquel j'ai donné pour titre "La Science des Petits," n'est pas entièrement de moi: je l'ai traduit, ou plutôt imité d'un ouvrage anglais qui m'a paru réunir l'avantage d'enseigner aux enfants une foule de connaissances usuelles et pratiques, au mérite, toujours si désirable,

d'élever leurs pensées vers Dieu par la contemplation de ses œuvres.

"Les Aventures d'une Chatte, écrites par elle-même," est un petit conte que je me suis efforcée de rendre amusant tout en y introduisant quelques préceptes de morale à la portée des Petits lecteurs auxquels il est destiné. C'est ce dernier que je viens vous demander la permission de dédier à votre chère petite-fille Marie de Witt, dont l'intelligence est si précoce, que je ne doute pas que dans peu d'années elle ne soit en état de le lire et de le comprendre.

La tendre affection qui me lie à Mesdames de Witt me fait désirer que mes petits livres puissent servir à instruire

et à amuser leurs enfants, comme mes récits ont autrefois amusé les mères elles-mêmes.

Recevez, cher Monsieur, l'assurance de mon respectueux et bien sincère attachement.

C. W.

21 Mai, 1853.

TABLE DES CHAPITRES.

AVENTURES D'UNE CHATTE.

CHAPITRE I.

BEAUX JOURS DE MON ENFANCE.

JE naquis par un beau jour du mois de mars de l'année 1835, dans l'hôtel de la Princesse Miaoulinska, noble dame polonaise, qui, depuis bien des années, habitait la France. Elle aimait passionnément les chats, et en avait toujours plusieurs auprès de sa personne. On ne pouvait lui faire un cadeau plus agréable que de lui donner quelque bel angora pur-sang; aussi en possédait-elle sept

d'une rare beauté. Il y avait en outre des chats communs, des sous-chats, dans l'hôtel; mais, ceux-là n'étaient jamais admis auprès de la princesse; ils ne fréquentaient que les cuisines, les greniers, les caves, où ils devaient détruire les souris et les rats. On les traitait avec bonté pour plaire à Madame, car elle était si bonne qu'elle voulait rendre aussi heureuses que possible toutes les créatures qui vivaient autour d'elle.

Je suis née de la plus belle des favorites de Madame; ma mère, la belle Zulma, superbe angora noire, lui avait été donnée par un envoyé de la Sublime Porte. C'est donc au milieu du luxe et du comfort qui régnaient chez la princesse, que, pour la première fois, j'ouvris les yeux à la lumière. Il m'en reste encore un souvenir confus, mais délicieux. Je me trouvais, avec deux petits

frères, dans une grande corbeille en osier; doublée d'une étoffe chaude et moëlleuse comme du velours. Ma mère nous prodiguait les soins et les caresses les plus tendres; à peine nous quittait-elle un instant pour aller prendre ses repas, que sa maîtresse daignait quelquefois lui apporter elle-même. Madame nous regardait, s'approchait doucement de la corbeille, nous prenait l'un après l'autre avec précaution pour nous admirer; et je me souviens que déjà j'éprouvais un secret plaisir à l'entendre dire que j'étais superbe, que j'étais la plus belle; tant est précoce, hélas! le sentiment de la vanité... chez les chats!

Ma pauvre mère ne semblait qu'à moitié contente de ces témoignages d'intérêt que sa bienfaitrice donnait à sa jeune famille. Elle tournait autour d'elle en faisant le gros dos, et lui lan-

çait des regards pleins d'inquiétude et presque de colère, tant qu'elle voyait un de ses enfants entre ses mains ; elle ne reprenait son air doux et calin que lorsqu'elle nous sentait encore une fois tous les trois autour d'elle dans notre berceau.

Un matin, mes petits frères disparurent ; je n'ai jamais su ce qu'ils étaient devenus. Ma mère fut inconsolable pendant plusieurs jours ; elle ne faisait que miauler de la manière la plus lamentable, en rôdant par toutes les pièces de l'hôtel ; puis elle redoubla de soins et d'amour pour moi, et sembla bientôt avoir complètement oublié ses autres enfants.

En y réfléchissant, j'ai toujours pensé qu'il ne pouvait leur être rien arrivé de fâcheux ; Madame la Princesse Miaoulinska n'aurait jamais permis qu'on leur

fît du mal; sans doute on les aura donnés, comme je le fus plus tard. Puisse leur destinée avoir été plus paisible et leur fin moins triste que celle de leur sœur!

Cependant je grossissais, je prenais des forces, mes membres et mon corps acquéraient cette souplesse qui distingue notre espèce. Mon poil long et soyeux était blanc comme la neige, à l'exception d'une tache noir et feu sur le front et d'un petit bouquet de poils noirs au bout de ma queue touffue; mes moustaches étaient remarquablement belles pour mon âge. Je ne pouvais ignorer tous les avantages dont j'étais douée, car on répétait sans cesse mes louanges autour de moi, et ma vanité, mon amour-propre, auraient bien fait rire ceux qui m'admiraient s'ils avaient pu les soupçonner.

Ma mère avait déjà bien de la peine à me retenir dans notre berceau ; je parvenais, non sans de grands efforts, à en franchir les bords, et je boulottais par la chambre jusqu'à ce qu'elle vînt me prendre par la peau du cou, et me replacer dans la corbeille. Alors c'étaient des jeux sans fin ; je grimpais sur son dos, je jouais avec sa queue, avec ses oreilles ; elle souffrait tout cela avec une bonté, une complaisance toutes maternelles ; et puis, après avoir bien folâtré, je m'endormais pendant qu'elle me léchait en faisant ronron. Cette bonne mère ! Ah ! j'étais trop heureuse dans cette courte période de mon existence ! et cependant je ne cherchais qu'à l'abréger encore. Vous ne comprenez pas, pauvres petits enfants, tout le bonheur qu'il y a à vivre près de sa mère, à ne jamais la quitter, à l'avoir toujours là

pour vous prodiguer ses soins et ses caresses, pour vous garder de tout danger ! J'étais aussi peu sage que vous—je brûlais du désir de m'en aller, de courir toute seule ; j'avais l'ambition de visiter tous les coins de l'hôtel, qui était fort grand, et dont je ne connaissais encore qu'une seule chambre ; c'était pour moi le monde, et je mourais d'envie de courir le monde.

CHAPITRE II.

PREMIERS PAS DANS LE MONDE.

Un soir, Mademoiselle Justine, la femme de chambre de la princesse, oublia de fermer la porte par laquelle sa maîtresse entrait ordinairement quand elle venait nous voir : je m'en aperçus bien vite ; et profitant d'un moment où ma mère dormait d'un bon somme après son souper, je me glissai dehors de la corbeille et de la chambre. La porte entrebaillée donnait sur un couloir où, d'abord, l'air me sembla très froid ; j'avais peur d'avancer ; je posais une

patte, puis l'autre, tendant l'oreille au moindre bruit, prête à me sauver en cas d'alarme. Tout resta tranquille; enhardie, j'avançai avec circonspection; il faisait nuit, mais vous savez que nous autres chats nous y voyons dans l'obscurité.

Après avoir traversé une belle chambre à coucher meublée en satin bleu, dont je flairai tous les meubles l'un après l'autre, je me trouvai tout-à-coup environnée d'une vive lumière, et le son d'une voix douce et mélodieuse vint frapper mon oreille. Je m'arrête, j'écoute; mais la curiosité et le son de la musique m'attirent, je franchis étourdiment une riche portière en velours qui me séparait du salon, et me voilà au milieu d'une nombreuse assemblée de beaux messieurs et de belles dames richement parées. Tous étaient assis

et gardaient le plus profond silence; un seul chantait. Je restai stupéfaite au milieu du cercle; tous les regards se tournèrent vers moi, et déjà quelques jeunes demoiselles commençaient à rire et à chuchotter, lorsque Madame la Princesse se leva sans bruit, et voulut me prendre dans ses bras; mais, moi, pauvre animal peu civilisé, sentant que mon indiscrétion méritait un châtiment, je m'imagine qu'on va me l'infliger, et je me sauve à travers les jambes de l'honorable assistance; j'arrache en courant une touffe de roses, posée sur le bas de la robe d'une belle dame, je manque de renverser un grand jeune homme qui se tenait sur un pied, et qui, en voulant se ratrapper à un superbe vase de porcelaine de la Chine, le fait tomber brisé en mille morceaux. Epouvantée, hors de moi, je m'élance d'un

bond sur les genoux du monsieur qui était au piano, et je l'arrête au beau milieu d'une roulade ; les uns rient, les autres se fâchent, quelques dames poussent des cris comme si j'eusse été un lion ou un tigre; enfin ma maîtresse parvient à se saisir de moi et m'emporte à sa place, après avoir fait mille excuses à tout le monde du scandale dont j'avais été la cause. Elle me calma, et lorsque la musique, que j'avais si malencontreusement interrompue, fut finie, et qu'on eut fait des compliments au monsieur qui venait de chanter, on entoura la princesse, on voulut me voir ; chacun s'extasiait sur ma beauté, et (ce qui m'était beaucoup moins agréable) on me passait de main en main pour mieux m'admirer.

Un grand monsieur en gants jaunes me laissa tomber : je soupçonne même

qu'il le fit exprès : ma bonne maîtresse me prit, me baisa, me rebaisa ; puis, ayant sonné Mademoiselle Justine, elle lui ordonna de me reporter à ma mère. Mais Mademoiselle Justine était, par malheur, en train de souper lorsque Madame l'avait sonnée ; elle n'aimait pas à être dérangée pendant ses repas ; elle prit de l'humeur, et ce fut moi qui dus en souffrir.

Dès que nous fûmes éloignées du salon, elle m'appliqua une bonne tape sur la tête, parceque je faisais mine de vouloir m'échapper de ses bras qui me serraient fort rudement ; et lorsque nous arrivâmes à la porte de notre chambre, elle me lança à la volée au lieu de me poser bien doucement, comme j'avais entendu Madame le lui recommander, heureusement, je tombai sur mes quatre pattes sans autre mal qu'une violente

secousse. Ma bonne mère, qui venait de s'éveiller, me fit mille caresses; j'oubliai bientôt cette mésaventure et les duretés de Mademoiselle Justine; mais je n'oubliai pas si facilement les cajoleries de ma maîtresse et de ses invités, je m'endormis en me promettant bien de tenter un nouveau voyage de découverte dans l'hôtel Miaoulinski, si l'occasion s'en présentait.

Le lendemain matin, Mademoiselle Justine vint nous prendre, ma mère et moi, et nous porta dans le petit salon où Madame la Princesse déjeûnait ordinairement. Tous les jours suivants nous fûmes admises auprès d'elle pendant ce repas; nous y restions une partie de la journée, lorsqu'elle ne sortait pas. Elle semblait prendre un très-grand plaisir à me voir sauter, cabrioler sur le tapis; tantôt je me mettais à courir

comme une folle après la queue de ma mère, qui, gravement couchée sur un coussin, semblait s'impatienter de mes accès de gaîté ; tantôt je faisais rouler à terre les pelottes de laine de la corbeille à tapisserie de Madame ; je les poursuivais à coups de patte dans tous les coins de la chambre. Vous jugez dans quel état se trouvait la laine après ces parties de jeu-là !

Aussi lorsque Madame sonnait Mademoiselle Justine pour lui faire admirer mes grâces et ma gentillesse, et redévider sa laine, celle-ci riait du bout des lèvres, mais on pouvait voir qu'elle mourait d'envie de me donner un coup de pied.

Il faut convenir que je méritais souvent des corrections de sa part. Ma maîtresse aimait trop passionnément ses chats, elle les gâtait ; elle ne voulait

pas qu'on les punît lorsque cela était raisonnable. Quant à moi, j'étais fort mal élevée, et si jeune encore, qu'il m'arrivait souvent de m'oublier et de faire les choses les plus inconvenantes dans les beaux appartements de la princesse. C'est à la sévérité de Justine que je dois de m'être corrigée et d'avoir acquis des habitudes de propreté que j'ai toujours conservées depuis ; je lui en ai une véritable obligation. Ceux qui nous châtient de nos défauts et de nos mauvaises habitudes, nous font plus de bien, après tout, que ceux qui les supportent sans se plaindre ; mais Justine mettait trop d'emportement et d'aigreur dans ses corrections, et elles n'étaient pas toujours justes.

CHAPITRE III.

ÉTOURDERIE, CHÂTIMENT.

Enfin s'était réalisé mon désir d'entrer dans le monde ; de quitter la corbeille et la petite chambre où j'avais passé ma première enfance. Je me voyais chaque jour admise au salon, dans la salle-à-manger, et jusque sur le lit de ma bienfaitrice. On m'admirait, on me flattait, on me caressait ; j'étais nourrie de tous les mets que préfèrent les chats.

J'aurais dû être heureuse, et pourtant ce fut alors que commencèrent mes

chagrins. Je me les attirais souvent par ma légèreté, ma désobéissance, ma gourmandise. Ma bonne mère cherchait en vain à modérer mon excessive vivacité ; elle me donnait l'exemple des manières les plus dignes et les plus posées ; hélas ! je n'en profitais pas ! Tantôt je sautais étourdiment sur le lit de Madame sans prendre la moindre précaution, et je faisais d'horribles accrocs dans la dentelle de son couvre-pied ; tantôt c'était la crême, que la femme de charge se faisait apporter tous les matins pour son café, que j'avalais goulûment ou que je renversais en me sauvant. Il me prenait parfois la fantaisie de grimper sur la tablette la plus élevée d'une étagère, et d'aller flairer tous les objets qui s'y trouvaient : je posais légèrement mes pattes l'une après l'autre sur les petits espaces vides, et peut-être

n'aurais-je rien cassé, si le domestique, qui voulait me faire descendre en me menaçant de son plumeau, ne m'eût effarouchée ; alors je renversais, en fuyant, porcelaines, statuettes, cristaux, et que sais-je encore ! Je ne pouvais résister à aucune tentation. Cela est bien vilain, et je m'en repens amèrement.

Un jour, Madame la Princesse devait sortir pour un grand dîner : la marchande de modes venait d'apporter un beau bonnet de magnifique dentelle, orné de fleurs ; on l'avait posé sur un champignon dans le cabinet de toilette. Ma mauvaise étoile, ou plutôt ma sotte curiosité, me fit entrer dans cette pièce, où j'allais rarement. Le vent d'une fenêtre ouverte faisait aller et venir les rubans et les barbes de dentelle du bonnet ; les fleurs aussi s'agitaient, et tout cela produisait un petit frou frou très-

amusant. Je guettais attentivement ces mouvements qui excitaient en moi une envie démesurée de jouer. Je me mis d'abord à l'affût dans un coin; puis, pour me rapprocher du charmant joujou, je grimpai sur une chaise, puis sur la table, toujours guettant . . . enfin poussée, entraînée par l'amour du jeu, d'un bond je m'élance sur le bonnet, le champignon tombe, et me voilà courant après, sautant, roulant avec lui; mes griffes s'accrochaient malgré moi dans la dentelle, je tirais pour me dépétrer, arrachant, déchirant . . . Enfin j'étais parvenue à me blottir au fond du bonnet, sous un grand fauteuil, lorsque tout-à-coup la porte s'ouvrit, et la sévère Justine entra.

Elle venait préparer la toilette de Madame; grande fut sa surprise de ne plus trouver l'élégante coiffure là où elle

l'avait posée; mais le champignon gisant sur le tapis lui apprit bientôt une partie de son malheur et de ma faute. Furieuse, elle m'arrache de ma chachette, et, sans autre forme de procès, me lance par la fenêtre.

J'allai tomber tout étourdie sur le gazon du jardin, où ma mère se reposait aux doux rayons du soleil couchant. Elle courut à moi, et, me voyant rester quelques instants immobile, me crut blessée dangereusement; il me semblait aussi que j'étais toute disloquée. Cependant je me remis bientôt sur mes pattes, je secouai les oreilles, je me détirai, et je reconnus que j'avais eu plus de peur que de mal.

Ma bonne mère comprit bien vite la cause de mon accident, et tout en me caressant elle cherchait à me faire sentir mes torts :

"Vous ne pouvez pas," me disait-elle, "vous contenter des pelottes, des balles, et des joujoux que Madame veut bien vous donner, il faut que vous touchiez à tout et que vous déchiriez tout ! Hier encore vous avez emporté la moitié de sa pélerine en sautant étourdiment sur son épaule. L'autre soir, c'est son verre d'eau sucrée que vous avez répandu sur sa robe. Vous êtes incorrigible ; j'ai beau vous exhorter, vous ne m écoutez seulement pas ! "

En ce moment ma pauvre mère n'avait que trop raison, car, pendant qu'elle me parlait, j'avais entendu un peu de bruit dans la haie qui bordait le jardin, et mes yeux perçants n'avaient pas tardé à découvrir un petit oiseau qui sautillait gaîment entre les feuilles. Je n'étais qu'un animal privé de raison, et au lieu de faire attention, comme je l'aurais dû,

aux remontrances de ma mère, je bondis à la poursuite du pauvre petit pierrot.

J'ai entendu dire qu'il y a des enfants aussi peu sages que je l'étais alors; ils écoutent à peine les bons conseils qu'on leur donne; lorsqu'on leur parle raison ou qu'on veut les instruire, ils sont distraits, inattentifs, et ne pensent qu'à leurs jeux; ces enfants-là sont encore bien plus inexcusables que moi, car ils ont une raison, une intelligence dont j'étais privée. Ils sont, ils devraient être, des créatures raisonnables, et moi je ne suis qu'une pauvre bête.

Aussi je me mis à courir, et après bien des sauts et des cabrioles, j'attrapai l'oiseau; je l'étranglai, et puis je le laissai là. Je n'avais pas faim, c'était pour le plaisir de chasser que je m'étais mis à sa poursuite; d'ailleurs je préférais de beaucoup les délicates arêtes de pois-

sons, les os de volaille bien gras, et toutes les friandises des restes du bon dîner de ma maîtresse, à ce pauvre petit qui n'avait que la peau sur les os. Pendant que j'oubliais ainsi ma mésaventure, Mademoiselle Justine avait été annoncer à sa maîtresse dans quel piteux état elle venait de trouver son plus beau bonnet, et elle ne manqua pas de lui dire que j'étais la coupable. Madame fut d'abord très contrariée, elle avait commandé ce bonnet tout exprès pour le dîner dont elle était priée ce jour-là.

Cependant, comme c'était une personne très-raisonnable et d'un excellent caractère, elle ne prit pas d'humeur pour un accident auquel il n'y avait plus de remède, et se contenta de dire doucement à Justine :

“ Une autre fois, ayez soin de fermer après vous la porte de mon cabinet de

toilette, et maintenant donnez-moi le bonnet que l'on m'a rapporté la semaine passée; il sera assez bon pour aujourd'hui."

Cette douceur ne faisait pas le compte de la femme de chambre, et je l'entendis qui priait sa maîtresse de se défaire de moi.

"On ne peut rien garder des pattes de cette vilaine bête," disait Mademoiselle Justine. "Elle touche à tout, elle déchire tout; je passe mon temps à raccommoder les accrocs qu'elle fait. Madame," ajouta-t-elle d'un ton doucereux, "pourrait donner seulement Blanchette (c'était ainsi qu'on me nommait), et garder les autres; ils ne sont pas aussi insupportables."

Madame Miaoulinska, tout en aimant beaucoup ses chats, comprenait bien que ses domestiques pussent avoir souvent

sujet de se plaindre d'eux; elle trouvait fort difficile de faire accorder sa justice pour les uns avec sa tendresse pour les autres; elle promit à Justine de me donner, s'il se présentait une occasion de le faire en s'assurant que je serais heureuse et parfaitement bien traitée; en attendant, la Princesse voulut avoir mon portrait de la main d'un artiste qui avait plus de talent que d'argent. Il en fit un joli tableau où j'étais représentée, couchée auprès de ma mère, sur un coussin de velours cramoisi. La ressemblance était parfaite, et le peintre fut généreusement récompensé.

Peu de temps après, l'occasion si ardemment désirée par Mademoiselle Justine se présenta. Une dame des connaissances de la Princesse vint la voir avec sa fille qui n'avait que sept à huit ans. La petite demoiselle me prit en

grande amitié, et ne s'occupa que de moi pendant tout le temps de la visite. De mon côté je déployai mes grâces et mes gentillesses ; il paraît qu'en rentrant à la maison, et pendant les jours qui suivirent, il ne fut plus question que de mes mérites. La petite fille répétait sans cesse à sa maman combien elle désirait avoir un joli petit chat comme celui de Madame la Princesse Miaoulinska.

Madame de Juilly aimait tendrement sa petite Marie, et cherchait toutes les occasions de lui faire plaisir ; or, depuis huit jours, elle était fort contente de sa conduite et de son application. Elle revint donc chez ma maîtresse pour la prier, lorsqu'elle aurait de tout petits chats, de vouloir bien lui en faire garder un blanc, s'il s'en trouvait un, " Car," ajouta-t-elle, " ma petite Marie raffolle

de votre jolie Blanchette, et je sais que ce serait un grand bonheur pour elle d'avoir un petit chat qui lui ressemblât."

Je sommeillais sur le tapis du foyer, et je n'entendis pas distinctement la réponse de la Princesse, ni ce que Madame de Juilly lui dit ensuite. Mais ce dont je me souviens très-bien, c'est que le lendemain, après m'être endormie sur les genoux de ma bonne maîtresse, je me réveillai dans un joli sac de satin bleu dont le fond était une espèce de corbeille ouatée et piquée, qu'embaumait la poudre d'Iris comme le coffre à mouchoirs de Madame.

CHAPITRE IV.

CHANGEMENT DE CONDITION.

J'ENTR'OUVRIS les yeux ; puis, me trouvant très-bien, j'allais me rendormir, lorsque j'entendis des pas légers et une douce petite voix qui s'écria :

"Oh! maman, la jolie corbeille! est-elle pour moi ?"

"Oui, ma petite Marie, c'est un cadeau ; mais avant de te dire qui te l'envoie, il faut que tu tâches de deviner ce qu'elle contient."

"Oh ! des bonbons—du chocolat."

"Non."

"De l'ouvrage, des laines à tapisserie."

"Tu n'y es pas ; devine encore."

"Oh! je sais! ce sont des chiffons pour ma poupée."

"Pas davantage! Allons, vas ouvrir le sac tout doucement. Mais prends garde de trop le secouer."

Marie ne donna pas à sa mère le temps de finir sa phrase; elle courut ouvrir le joli sac. Quelle fut sa joie, son ravissement, en y trouvant ce qu'elle avait tant désiré,—le même petit chat qu'elle avait trouvé si charmant lors de sa visite à la Princesse! Elle devint toute rose, et resta interdite de surprise et de plaisir.

"Oh! maman, quel bonheur!" s'écria-t-elle enfin, en sautant au cou de sa mère. "Oh! que vous êtes bonne! le délicieux petit chat! comme je l'aimerai, comme j'en aurai soin! D'abord, c'est moi qui lui donnerai à manger, n'est-ce pas, chère maman! Tous les matins il aura du

lait, et puis je jouerai avec lui; mais je ne lui ferai pas de mal; je le prendrai bien doucement, bien doucement, comme cela, n'est-ce pas, maman?"

L'heureuse petite Marie me prenait dans ses bras, me soutenait dans son tablier, et m'embrassait. J'étais si habituée à voir du monde chez la Princesse, que je n'étais pas sauvage, je me laissais caresser volontiers. Mais en sortant du sac bleu je regardai avec étonnement autour de moi: l'appartement où je me trouvais, les meubles, les personnes qui m'environnaient, étaient nouveaux pour moi. Mon premier soin fut d'aller tout flairer. Ma petite maîtresse (car je reconnus que je lui appartenais) me suivait partout, m'appelant de sa douce voix, et me faisant mille caresses. Je les recevais avec plus de surprise que de plaisir; au fond du

cœur je redemandais ma bonne maîtresse qui avait toujours été si tendre, si indulgente pour moi.

On croit que nous autres chats, nous n'avons pas d'attachement pour nos maîtres : on se trompe. Nous ne pouvons point parler pour exprimer nos sentiments, mais nous n'en aimons pas moins ceux qui sont bons pour nous. Quant à moi, je regrettais sincèrement ma première maîtresse ; puis les soins, les gentillesses de la seconde, me la firent oublier peu à peu. Ce n'est pas seulement parmi les chats que les choses se passent ainsi !

Lorsque la joie de Marie fut un peu calmée, sa mère sonna pour qu'on m'emmenât à l'office afin de me donner à manger. La petite fille voulait y venir avec moi, ou que du moins on apportât mon repas dans le salon : mais Madame

de Juilly s'y opposa, et, prenant sa fille sur ses genoux, elle lui dit :

" Tu sais, ma bonne Marie, combien je suis heureuse de pouvoir te faire plaisir ; tu as été bien sage depuis huit jours, et pour te récompenser je t'ai apporté ce joli petit chat que tu désirais tant : maintenant, il faut continuer à être raisonnable. Tu sais bien que je ne veux pas que ma petite Marie aille à l'office, et je ne veux pas non plus qu'on apporte à manger au chat dans le salon ni dans ma chambre ; cela n'est pas propre ; je te permets de lui donner tous les matins un peu de lait lorsque tu déjeûneras ; tu joueras avec Blanchette tant que tu voudras pendant les récréations, mais elle ne devra jamais rester dans ta chambre pendant tes leçons."

" Oh ! maman, je ne jouerai pas avec elle ; je vous assure que je n'y ferai pas

même attention ; vous verrez comme je les prendrai bien ! "

" Allons ! je compte sur tes promesses, ne les oublie pas."

Mademoiselle Marie était une petite fille bien gentille, et je me trouvai bientôt fort heureuse dans ma nouvelle condition. La bonne de ma maîtresse m'aimait aussi beaucoup ; j'étais la favorite de toute la maison. On m'avait installée dès le premier jour, moi et mon panier de satin bleu, dans la chambre où Marie mettait ses joujoux, et où elle passait toutes ses récréations lorsqu'elle ne sortait pas. Elle me quittait toujours à regret, tant elle m'aimait. Hélas ! elle m'aimait trop ! ce fut la cause de notre séparation.

Marie n'avait pas toujours assez d'empire sur elle-même pour tenir les promesses qu'elle avait faites à sa

maman. Elle voulait me garder auprès d'elle pendant ses leçons; elle disait qu'elle ne me parlerait pas, qu'elle ne me regarderait pas; mais moi qui ne connaissais pas l'importance des leçons, et qui ne demandais qu'à jouer (j'avais à peine trois mois, et à cet âge on ne réfléchit guère!), dès que ma maîtresse était assise devant sa table, son livre sous les yeux, je me glissais sous sa chaise, et j'allais lui appliquer de petits coups de patte sur les jambes. D'abord elle me repoussait doucement; je revenais tirer un coin de son tablier; elle riait, et moi, encouragée, je me mettais à faire des sauts, des cabrioles, à courir après ma queue,—tant, qu'à la fin on était forcé de me faire sortir de la chambre. Alors c'étaient des réprimandes, puis des pleurs. On promettait de mieux observer les conventions; mais

j'étais chaque jour, sans le vouloir, la cause de nouveaux chagrins pour ma chère petite maîtresse.

Enfin Madame de Juilly fut obligée de défendre positivement à sa fille de me garder pendant ses leçons. Marie promit à sa mère de ne jamais me laisser entrer dans la chambre où elle étudierait. A cette condition, Madame de Juilly, qui avait parlé de me renvoyer, consentit à me garder encore. Je suis fâchée d'être obligée de dire que Mademoiselle Marie n'était pas du tout raisonnable ; si elle eût obéi à sa maman, je serais restée avec elle, et elle eût évité un grand chagrin.

Le matin, sa bonne avait toutes les peines du monde à finir de l'habiller parceque la petite fille voulait que je fusse là. Moi, je courais après son lacet, je sautais après les cordons ; parfois je

les arrachais en jouant, ou même il m'arrivait de déchirer sa robe ou son fichu. On riait de mes tours ; la bonne s'impatientait ; la maman venait voir pourquoi Marie n'était pas prête, on me chassait, on grondait, on pleurait, et tout allait mal.

Enfin, un jour que Marie étudiait sa leçon de piano, en attendant sa maîtresse, elle céda à la malheureuse tentation de me faire entrer ; j'étais venue miauler d'une voix douce et plaintive près de la porte de la salle d'étude. Elle me prit dans ses bras, me caressa, puis m'installa sur ses genoux. Vous pensez bien que pendant ce temps-là on ne s'occupait guère du piano.

Après avoir bien joué je m'endormis en faisant ronron ; mais voilà que Marie entend sa maîtresse dans le corridor ; elle allait être surprise désobéissant à sa

mère, manquant à sa promesse! Elle n'eut pas le courage de supporter les reproches et la honte que méritait sa faute. Elle se lève tout doucement, et vient me poser, encore endormie, dans une grande armoire qui se trouvait près du piano, et elle en referme la porte. La maîtresse de musique s'assied, et la leçon commence tant bien que mal; car, outre que Marie n'avait pas étudié comme elle le devait, elle n'était nullement attentive.

Elle avait à peine joué quelques exercices, lorsque sa maman entra accompagnée d'une dame qui était venue la voir et qui, par politesse, et pour faire plaisir à Madame de Juilly, lui avait demandé de lui faire entendre sa fille. Les dames s'assirent; la maîtresse fit prendre à son élève l'air qu'elle jouait le moins mal, et la petite fille, assez contente intérieure-

ment de faire admirer son petit talent, fit deux ou trois accords dont le bruit me réveilla en sursaut. Je me trouvai dans l'obscurité, couchée sur un tas de bûches dures et malpropres.

Mon premier mouvement fut de m'élancer à terre en poussant d'affreux miaulements. Les bûches roulèrent avec fracas après moi; ma terreur fut grande, mais la confusion de la petite musicienne le fut encore plus, s'il est possible: elle s'arrêta court au beau milieu d'un passage qu'elle jouait toujours trop vite. Sa mère courut ouvrir la porte de ma prison, d'où je sortis tout ébouriffée; puis, jetant un regard sévère sur Marie:

"Voilà donc, ma fille, comme vous étudiez quand je vous laisse seule un instant," lui dit-elle; "je suis bien fâchée de voir qu'il m'est impossible

d'avoir confiance en vous; vous êtes impardonnable. Comment, Marie, vous avez voulu me tromper, moi, votre mère, si indulgente, si tendre pour vous quand vous le méritez! Je ne vous aurais jamais crue capable d'une pareille faute!"

"Oh maman!" s'écria Marie, en fondant en larmes.

"Ne dites pas un mot!" reprit sa mère, "je ne vous crois plus, vous avez manqué à toutes vos promesses, moi, je vais tenir les miennes. Blanchette ne sera plus ici ce soir."

A ces mots les larmes de la pauvre Marie redoublèrent, la dame et la maîtresse de piano intercédèrent pour qu'on lui pardonnât encore cette fois. Mais Madame de Juilly fut inexorable.

"Non," dit-elle à ces dames, "Marie a manqué de franchise et d'honneur; il faut qu'elle sente combien elle a été

coupable. Si elle désire réparer sa faute et regagner un peu ma confiance, elle se soumettra à la punition qu'elle a méritée ; elle sait bien que je ne la punis jamais qu'à regret."

Madame de Juilly était très émue en effet. On voyait combien il lui en coûtait de causer du chagrin à son enfant. Aussi, Marie, qui aimait tendrement sa mère, courut elle se jeter dans ses bras en lui promettant de tout son cœur de se soumettre à me voir partir, si elle voulait seulement lui pardonner et avoir encore confiance en elle. Sa mère l'embrassa, et pour prix de sa résignation, il fut convenu qu'on me donnerait à la petite cousine de Marie, afin qu'elle pût du moins me voir de temps en temps.

CHAPITRE V.

EXIL.

Je n'avais passé que peu de mois avec Marie de Juilly; je me consolai donc assez facilement lorsqu'il me fallut la quitter. Mademoiselle Juliette, sa cousine, avait six ans; son frère était un peu plus âgé qu'elle. Tous deux étaient venus plusieurs fois jouer avec Marie, et je les avais trouvés peu aimables; mais ils me firent tant de caresses, ils eurent l'air si contents de me posséder, que je crus aisément qu'ils étaient de bons et gentils enfants; je vis bientôt que je m'étais trompée! Leur papa et

leur maman les gâtaient à l'excès, et chacun sait que les enfants gâtés sont rarement bons. Ceux-ci avaient été un peu délicats dans leur petite enfance, et leur maman croyait que la moindre contrariété les rendrait malades. Elle ne voulait pas qu'on leur fît rien apprendre de peur de les fatiguer; la journée entière devait se passer à jouer et à s'amuser, ce qui fit qu'ils s'ennuyaient les trois quarts du temps et se lassaient de tous leurs jeux, car un peu d'étude et de travail par ci par là, font trouver la récréation bien meilleure. Ces deux pauvres petits désœuvrés devenaient insupportables à eux-mêmes et à tout le monde; ils tourmentaient leur bonne, les domestiques et même leurs parents; ils se taquinaient et se querellaient sans cesse. On craignait de les chagriner en leur faisant prendre quelques petites

leçons, et comme ils n'avaient jamais rien à faire, ils trouvaient le temps bien long; aussi pour la moindre cause l'employaient-ils à grogner et à pleurer. Egoïstes comme des enfants gâtés, ils ne cherchaient à faire plaisir à personne, et jamais l'un ne voulait céder à l'autre. Dès que la sœur prenait un joujou, c'était justement celui-là que le frère voulait avoir; alors c'étaient des disputes, des colères, des pleurs; on allait se plaindre à papa ou à maman, et il était toujours très difficile de rétablir la paix. Pour moi, je crois (c'est mon humble opinion) que si Monsieur Edmond et Mademoiselle Juliette avaient eu tous les jours deux ou trois leçons, ils n'auraient pas eu aussi souvent le temps de s'ennuyer et de prendre de l'humeur, et, la leçon finie, ils se seraient mis à jouer avec plus d'entrain et de

gaîté; c'est ce que j'avais remarqué chez Marie.

Mon entrée dans la maison causa une grande joie aux enfants; ils ne réfléchirent pas un moment au chagrin qu'avait eu leur pauvre petite cousine en me perdant: je fus caressée, régalée, et pendant plusieurs jours on oublia tous les autres jouets pour ne s'occuper que de moi. La maman avait bien recommandé de ne pas me faire de mal; mais les enfants ne s'embarrassaient guère d'obéir quand cela les gênait; ils savaient bien qu'on ne les grondait jamais et qu'on n'aurait pas même l'idée de les punir. Juliette était moins méchante que son frère qui, désirant justifier la réputation d'espiègle que son papa lui avait faite, inventait chaque jour quelque gentillesse pour tourmenter bêtes et gens dans la maison. Le

frère et la sœur ne tardèrent pas à se disputer à mon sujet. Si l'un me tenait sur ses genoux, l'autre aussitôt voulait me prendre ; il s'en suivait des batteries dont j'étais, hélas! toujours la victime. L'un me tirait par la tête, l'autre par les pattes ou par la queue ; ils me martyrisaient pour me montrer leur amitié. Je compris alors qu'il vaut bien mieux n'appartenir qu'à un maître, que d'en avoir deux qui ne s'entendent pas entre eux. Tous les jours les disputes devenaient plus fréquentes et plus aigres. On n'entendait que ces mots : "C'est mon tour d'avoir Blanchette, donne-la moi tout de suite!" "Non! tu l'as eue ce matin—Et toi, donc ;—tu l'as gardée hier toute la soirée—je l'ai, tu ne l'auras pas!" "Veux tu finer, méchant! je vais le dire à maman." "Va, va, rapporteuse!—tu

n'auras pas Blanchette toujours!" Alors la bataille recommençait, j'étais heureuse quand je pouvais m'échapper de leurs mains à moitié disloquée. J'avais fini par avoir une peur affreuse de mes petits tourmenteurs ;—je me gardais bien, je vous assure, d'aller rôder autour de leur chambre comme je le faisais chez la bonne princesse Miaoulinska, ou chez la gentille petite Marie ; je tâchais de les éviter au contraire ; mais ils m'attrapaient, alors il fallait les amuser, et malheureusement cela les amusait de me faire souffrir. Monsieur Edmond aimait beaucoup à me lancer du haut de l'escalier en bas pour voir si je retomberais sur mes pattes ; ou bien à m'enfermer dans un étroit panier qu'il faisait voler jusqu'au plafond sans s'inquiéter des coups que je recevais. Mademoiselle Juliette voulait me coiffer et m'habiller

comme sa poupée ; elle m'étranglait à moitié, me tirait les poils jusqu'à les arracher et m'appliquait des tapes lorsque je faisais mine de vouloir m'enfuir. Plusieurs fois je leur ai donné de bons coups de griffes ou de dents quand ils me faisaient trop de mal. Eh bien, alors, ils allaient se plaindre à leur maman qui les embrassait en disant que j'étais une vilaine bête, une méchante bête, traître comme tous les chats. . . etc. etc.—Vraiment si j'avais su parler, je crois que j'aurais pu lui répondre que le plus méchant et le plus traître ce n'était pas moi.—Ces pauvres enfants étaient à plaindre, car on ne leur avait jamais appris ce que c'est que d'être bon et humain ; on ne leur avait pas dit que c'est être lâche et cruel que de faire du mal aux animaux qui ne peuvent se défendre.

Un oncle de la maman venait quelquefois passer huit ou quinze jours chez sa nièce. C'était un bon vieux monsieur que j'aimais beaucoup, parcequ'il avait pitié de moi et qu'il grondait les enfants quand ils étaient trop méchants. Un jour il vit Monsieur Edmond, qui, me trouvant endormie sur un coussin, s'approchait à pas de loup pour me surprendre et me faire quelque tour de sa façon. Il l'observa sans en avoir l'air: le petit vaurien me prit par les deux oreilles et se mit à me balancer de la sorte pour me faire faire ce qu'il appelait *Le lapin mort*, sans pitié pour les cris de douleur que je poussais. Le vieux monsieur saisit l'enfant par le bras au moment où il s'y attendait le moins, en lui demandant pourquoi il tourmentait un pauvre animal qui ne lui faisait aucun mal. "Oh!" répondit le petit

garçon tout interdit : "c'était pour jouer, —seulement pour la faire crier un peu." " Ah, ah !" reprit le vieux monsieur, " c'est donc bien amusant de faire crier? Je veux voir cela moi !" En disant ces mots, il prit Monsieur Edmond par les deux oreilles et les lui tira si bien et si fort qu'il se mit à hurler. La mère accourut et son oncle lui raconta ce qui venait de se passer. " En vérité, ma nièce," lui dit-il, " je ne comprends pas que vous permettiez à vos enfants de martyriser cette pauvre bête comme ils le font toute la journée. Vous les gâtez et vous les rendez méchants à plaisir." " Mon oncle, il faut bien que ces pauvres enfants s'amusent !" " Je veux bien qu'ils s'amusent, ma nièce, mais non à faire du mal à des êtres vivants, encore un coup et cela les rendra méchants." " Vous savez, mon oncle,

qu'on ne peut pas trop les contrarier, ce chat est à eux;—et puis, ils ont eu la coqueluche l'hiver passé!" "Est-ce une raison pour qu'ils soient durs et cruels cet été?" "Non, je ne dis pas cela, mais vous savez, mon oncle." . . . . "Je sais, ma nièce, que vous les élevez très-mal, et j'en suis fâché pour vous et pour eux. Vous les habituez à ne penser qu'à eux; à croire que tout ce qui est au monde leur appartient et qu'ils peuvent en user aussi mal qu'il leur plaît; et voilà le tort!" "Après tout,—ce n'est qu'un chat," reprit la mère. "Qu'un chat!" s'écria le vieux monsieur. "Eh, que voudriez-vous donc que ce fût?—il n'y a pas de danger qu'ils aillent faire du mal au chien de la cour, ni à plus fort qu'eux; ils auraient peur qu'on ne le leur rendît, et c'est là ce que j'appelle de la lâcheté. Oui, ma nièce, de la

lâcheté. Je suis fâché de vous parler ainsi de vos enfants, mais je vous dis la vérité; ces défauts-là sont déjà odieux à leur âge; ils le deviendront bien plus quand ils seront grands, si vous ne les corrigez pas. Ils s'endurcissent le cœur aux souffrances des animaux, ils seront sans pitié pour les hommes.

CHAPITRE VI.

FUITE ;—JE TOMBE DE LA POÊLE À FRIRE DANS LE FEU.

PENDANT ce discours de l'oncle je m'étais cachée sous un grand canapé. Je profitai d'un moment où personne ne faisait attention à moi et j'enfilai la porte qui était restée ouverte. Je traversai l'antichambre, et toujours courant, je franchis l'escalier et la porte-cochère et je me trouvai au beau milieu des Champs Elysées. Il y avait un grand nombre d'équipages, de chevaux et de personnes qui se promenaient ; je

longeai les maisons sans être aperçue et je courus ainsi l'espace de la moitié de l'avenue. Effarouchée du bruit, je cherchais quelque coin où me réfugier, lorsque tout à coup je me sentis suffoquée sous un mouchoir qu'on m'avait jeté sur la tête, et en un instant je fus emportée par un individu qui se mit à courir à toutes jambes. Je voulus me débattre, mais il me serrait si fort que je reconnus bientôt l'impossibilité de m'échapper de ses mains, et le cœur palpitant de terreur, je tâchai de me résigner à mon sort."

"Oh, hé! Perruchon! Perruchon! oh, hé! attends donc!" Perruchon n'avait pas l'air très disposé à s'arrêter à ce qu'il paraît; mais en peu d'instants l'homme qui me tenait arriva près de son compagnon qui marchait à grand pas en avant. Arrive donc, clampin, dit celui-ci

sans daigner se retourner vers celui qu'il appelait; "il faut toujours que tu flânes!" "Que je flâne ! Tiens ! si tu appelles cela flâner ! je viens de trouver un chat, et un fameux encore !" reprit l'autre d'un ton mystérieux. "Où qu'il est donc ce chat ?" "Eh b'en, le v'là dans mon mouchoir ; je dis qu'il est beau et gras ! vrai de vrai, ça serait joliment bon en civet tout de même !" En disant ces horribles paroles, il écartait un coin du mouchoir de coton bleu qui me couvrait, pour me montrer à Perruchon, mais Perruchon était décidé à n'être pas content. "Bah !" dit-il, "c'est un *Angola* . . . . c'est pas ça qu'il nous faut ;—ça ne vaut rien, *l'Angola*—c'est joli comme ça, mais c'est *feignant*, ça n'est bon à rien !" "Tiens !" répondit l'autre, qui ne voulait point rabattre de l'importance de sa prise; "si tu n'en veux pas, moi je le gar-

derai ; ça me fera toujours un bon dîner et jevendrai sa peau à un fourreur."

Je me sentis défaillir en entendant cette barbare menace. "Infortunée Blanchette !" me dis-je en moi-même, "après avoir été le souffre-douleur de deux cruels enfants, tu es donc réservée à servir de pâture à ce glouton, qui parle de te manger comme s'il s'agissait d'une côtelette ou d'une aile de poulet ! Oh, que ne puis-je faire savoir à ma bonne maîtresse, Madame Miaoulinska, l'affreux danger où je me trouve ! Elle viendrait, j'en suis sûre, elle offrirait de l'argent à ces hommes féroces et voraces, pour me racheter. Mais hélas ! elle ignore, elle ignorera toujours, sans doute, mon sort funeste ; elle me croit heureuse, et ne donnera pas même un regret à ma triste fin !" . . .

Je suffoquais, et si les chats pouvaient

pleurer on m'aurait vue fondre en larmes. Enfin nous arrivâmes dans une petite salle basse, où logeaient Perruchon et son camarade, au fond d'une cour étroite et malpropre ; ils entrèrent dans leur réduit dont ils fermèrent avec soin la porte. Quant à la seule et unique fenêtre, à en juger par l'odeur qui me prit au nez et à la gorge en entrant, je supposai qu'elle n'avait jamais été ouverte, c'était un mélange d'ognons, d'eau-de-vie, de colle forte, de fromage et de ragoût de mouton. Au fond de la chambre était un lit qui n'avait pas été fait, une petite armoire en bois sale et graisseux ; une vieille table boîteuse, et deux chaises dépaillées complétaient le mobilier ; la batterie de cuisine consistait en un poëlon en terre dans lequel cuisait sur un fourneau portatif, le ragoût dont l'odeur m'avait frappée en

entrant; en quelques assiettes de faïence, une cruche ébréchée, une tasse en terre de pipe et un vieux pot à confiture. . . . . Aussitôt que le camarade de Perruchon m'eut posée à terre, je courus me réfugier sous le lit. Alors j'aperçus Perruchon: c'était un grand homme maigre, à cheveux roux; il avait l'air rechigné, le teint jaune: il portait un pantalon de drap à carreaux gris, et une veste de toile ci-devant bleue. Sur son dos était une grande machine en toile et en planches dont son camarade l'aida à se débarrasser et qu'ils rangèrent dans un coin de la chambre, non sans bien des plaintes et des exclamations de la part de Perruchon et de Cadet (c'est ainsi que se nommait celui qui m'avait enlevée). Ils étaient las; depuis le matin ils avaient traversé la ville d'un bout à l'autre sans presque

rien gagner. Perruchon était de trés-mauvaise humeur et fort disposé à la faire retomber sur le pauvre Cadet qui se mit en devoir de remuer la fricassée et de s'assurer si elle était cuite à point, tandis que l'autre jetait les unes sur les autres avec colère, quatre ou cinq poupées horriblement laides, parmi lesquelles je reconnus bientôt Monsieur Polichinelle que j'avais vu quelquefois devant les fenêtres de mes derniers maîtres. Je compris alors toute l'horreur de ma position. Qui, moi, la chatte favorite de la princesse Miaoulinska, moi toujours si choyée, si délicatement traitée, j'étais tombée aux mains du directeur du théâtre ambulant de Polichinelle ! J'eus presque du regret de m'être enfuie pour me soustraire à la méchanceté des deux petits enfants qui m'avaient réduite à prendre

ce parti, lorsque je vis à quel genre de tourment j'allais être exposée. A peine, en effet, Perruchon, toujours grognant et tarabustant Cadet, eut-il fini de manger, qu'il voulut me voir de près. Tous deux se mirent à ma poursuite ; mais je me sauvais tantôt sous le lit, tantôt sous l'armoire ; j'avais une peur affreuse. Cadet me faisait des petites voix pour m'attirer : "Minon, minon ! viens mou moute, viens, ma petite chatte !" "Avanceras-tu, vilaine bête ?" criait Perruchon en fourrant un bâton sous le lit pour me faire sortir ; et moi je me sauvais de plus belle, effarouchée par ce brutal. Enfin, Cadet, qui était certainement le moins méchant des deux, prit sur son assiette un petit os de mouton, et me le montrant du bout des doigts recommença ses "mou moute, mou moute, minon, minon," tant, qu'à la

fin, la gourmandise l'emportant sur la frayeur, je me hasardai à faire un pas hors de ma retraite, et je fus saisie aussitôt par Perruchon qui m'appliqua deux ou trois bonnes tapes pour commencer sans doute à m'apprivoiser, puis, me suspendant par la peau du cou, il m'examina dans tous les sens, et me jetant à Cadet : " Tu verras que tu n'en feras rien," lui dit-il ; " c'est pas ça qu'il nous fallait ; je te l'ai dit ! mais t'es toujours si *ostiné !* Enfin c'est toi qui l'as pris, c'est toi qui le dresseras—moi j'ai assez à faire sans ça." Cadet eut l'air de consentir à cet arrangement, et il alla aussitôt chercher la collerette que portait mon prédécesseur. C'était le chat qui jouait un rôle dans la comédie de Polichinelle. La pauvre bête était sans doute morte de faim ; du moins il devait être bien maigre

à en juger par son cou, puisqu'il tenait dans cette collerette de vieux tulle qui me serrait à m'étrangler ; mais on me la fit porter quand même, et j'entendis Perruchon donner l'ordre cruel de me laisser un jour ou deux sans manger, afin de m'ouvrir l'intelligence pour tout ce que j'aurais à apprendre. Là-dessus il m'envoya coucher avec un grand coup de pied, c'etait son système d'éducation.

Je ne veux pas, mes bons petits lecteurs, vous attrister par le détail de tout ce que j'ai souffert pendant près de six semaines que je restai avec ces hommes. Oh ! je suis bien sûre que vous ne prendriez plus aucun plaisir à voir des animaux savants, si vous pouviez imaginer toutes les tortures qu'on leur inflige pour leur apprendre tant de choses auxquelles la nature ne les avait

pas destinés, et qui sont même souvent tout-à-fait contraires à leurs instincts. Il me fallait me tenir sur mes pattes de derrière, me battre, armée d'un bâton, contre le diable ou contre Polichinelle; puis faire la morte, et me laisser rouer de coups sans bouger, tout cela pour obtenir un peu de mauvaise nourriture, car je mourais de faim. Ce fut chez cet affreux Perruchon que, pour la première fois, je fus réduite à la dure nécessité de manger des souris. Ce gibier, dont les chats ordinaires se régalent volontiers, n'est nullement du goût de ceux de mon espèce; ils le dédaignent et ne se donnent même pas la peine de le chasser lorsqu'ils sont bien nourris; dans ma misère, j'étais heureuse d'en attraper une par ci par là et de la dévorer faute de mieux. Je n'aurais pu résister longtemps à un

pareil régime si Perruchon, qui n'avait jamais pu me souffrir, voyant, comme il le disait, "Que je n'étais bonne à rien," ne se fût mis en quête d'un autre acteur à quatre pattes. Il rapporta un beau jour un affreux petit matou de gouttières qui fut dressé à remplir mon rôle, et qui, je l'avoue, apprit bien plus vite que moi toutes les gentillesses dont je m'acquittais avec si peu de zèle. Je me réjouis d'abord de me voir délivrée des persécutions de Cadet, mais j'eus bientôt de nouvelles terreurs. On ne voulait pas de bouche inutile dans l'établissement de Monsieur Polichinelle; il fallait travailler pour avoir à manger,—cela était juste après tout; et dès qu'on vit que je ne servais plus à amuser le public et qu'il fallait, en outre, nourrir mon remplaçant, on parla de se défaire de moi. Cadet, en qui j'avais

un peu de confiance, agita la question de m'engraisser pour me manger. Mon malheur voulut que pour cette fois Perruchon fût du même avis que son camarade. On commença donc à me donner chaque matin une portion à peu près suffisante de l'horrible et dégoutante pâtée qui servait à nous empêcher de mourir d'inanition. Tous les jours ils notaient les progrès qu'ils croyaient remarquer dans mon embonpoint ; on me palpait, on me pesait ; l'un voulait que je fusse mise en gibelotte, l'autre préférait le civet, lorsqu'un beau matin, la vieille portière de la maison, la mère Michel, qui avait perdu son chat, touchée sans doute de mon malheur et du sort affreux qui m'était réservé, vint proposer à Perruchon de m'acheter. Perruchon fut charmé de l'occasion ; il voulait avoir cinq francs, mais à force

de marchander, la bonne mère Michel m'obtint pour trois francs soixante quinze centimes. Elle m'emporta dans son tablier en m'accablant de caresses et de témoignages d'affection.

CHAPITRE VII.

JE PASSE À D'AUTRES EXERCICES.

La brave femme était bien pauvre, mais d'une propreté qui me charma. Sa petite loge sombre me sembla un palais en comparaison de la chambre de Messieurs Perruchon et C[ie]. Son lit soigneusement fait tous les matins, et recouvert d'un bon couvrepied piqué en indienne, était au fond d'une alcove garnie de deux vieux rideaux de serge jadis verte; son petit poêle de faïence qui lui servait à la fois pour se chauffer et pour faire sa cuisine, était toujours bien lavé ; tout chez elle annonçait l'ordre

et le travail. La bonne femme ne croyait jamais assez me faire fête.

Je fus installée sur un vieux morceau de tapis à côté du poêle; la nuit je couchais sur les pieds de ma vieille maîtresse; dès le matin je prenais ma part de son café, de temps en temps elle me régalait d'un petit morceau de mou dont j'étais très friande: je crois qu'elle se serait privée pour que je ne manquasse de rien; aussi je me mis à l'aimer de tout mon cœur de chat! il est si facile d'aimer ceux qui sont bons pour nous! Je lui rendais ses bontés avec bonheur; si elle était forcée de sortir pendant quelques instants, à son retour je courais au devant d'elle, levant la queue, faisant ronron; elle était enchantée, elle me baisait, me caressait; la pauvre bonne femme avait l'air si heureux d'avoir quelque

chose à aimer! Elle avait une fille mariée et des petits-enfants qu'elle chérissait, mais ils ne demeuraient pas avec elle et ne venaient guère la voir que le dimanche. Pendant toute la semaine j'étais sa compagne, le seul être vivant auquel elle s'intéressât, et qui pût l'aimer à son tour. Ce fut pendant mon séjour chez cette bonne femme que pour la première fois je devins mère de trois beaux petits chats. La mère Michel eut bien soin d'eux et de moi. Je les nourrissais, je les léchais, j'étais la chatte la plus heureuse du monde; puis, lorsque mes petits chats furent assez forts pour se passer de moi, ma maîtresse les donna et reçut en retour de petits cadeaux; car, prévention maternelle à part, mes enfants étaient vraiment beaux. Je fus d'abord bien désolée de ne plus les

voir, de ne plus les sentir couchés auprès de moi, mais je me consolai et je les oubliai, c'est ce qui arriva toutes les fois que j'eus des petits chats. Nous autres animaux nous n'aimons nos enfants qu'autant qu'ils ont besoin de nos soins.

La bonté de ma vieille maîtresse pour moi fut récompensée d'une manière qu'elle n'avait pu prévoir ; et je fus bien contente de rendre service à celle qui me donnait tout ce qu'elle pouvait donner. Il y avait dans la maison un locataire qui paraissait plus riche que les autres ; il habitait le plus grand appartement : je le voyais souvent passer, s'arrêter à la loge pour poser son bougeoir, ou pour l'y reprendre ; c'était un petit homme d'un certain âge, qui ne rentrait presque jamais avant minuit. Uu jour il me

remarqua et fit de grands éloges sur ma beauté ; la bonne mère Michel n'avait d'amour-propre que pour son chat ; elle recevait tous les compliments qu'on me faisait comme s'ils lui eussent été adressés personnellement. Après quelques discours, le locataire finit par demander à la mère Michel de lui prêter son chat. Ce monsieur était un célèbre escamoteur très-adroit, et qui attirait la foule, curieuse de lui voir faire les tours les plus surprenants. La bonne femme ne se souciait pas trop de me risquer ainsi hors de chez elle : mais il l'assura qu'on ne me ferait aucun mal, qu'on me rapporterait tous les soirs à la loge, il lui promit en outre un franc par soirée et elle se décida ; ce n'est pas qu'elle fût avare ou intéressée, mais la mère Michel était bien pauvre ; sa porte et son

travail lui rapportaient à peine de quoi vivre, elle pensait que si elle pouvait gagner quelque argent en me louant pour deux ou trois heures tous les soirs à son locataire, elle aurait grand plaisir à mettre cette petit somme à la caisse d'épargne pour sa fille ou pour ses petits-enfants. Elle consentit donc, après qu'on lui eut bien expliqué ce que j'aurais à faire, et s'être convaincue qu'il ne pourrait rien m'arriver de fâcheux.

Le locataire en question était donc un escamoteur, ce qu'on appelle un *prestidigitateur* célèbre, qui faisait courir tous Paris pour admirer les tours merveilleux qu'il faisait tous les soirs dans une grande salle du boulevard Bonne-nouvelle. Tantôt il empruntait la montre d'un monsieur et la mettait dans un mortier, la pilait devant lui jusqu'à ce qu'on pût la croire réduite

en mille morceaux—plus la montre se retrouvait entière et telle qu'il l'avait reçue des mains de son propriétaire, dans la poche de son voisin, ou dans une coquille d'œuf, ou enfin dans tout autre endroit où l'on s'attendait le moins à la voir reparaître. Quant à moi, il me posait sur sa table au milieu de toutes ses boîtes, de tous ses gobelets et autres ustensiles d'escamotage; il me faisait admirer, caresser par une ou deux personnes, puis il exécutait quelque tour bien amusant pour détourner l'attention du public.—Je disparaissais de ma place, et, au bout de quelques instants, notre homme me faisait retrouver dans la forme du chapeau de quelque honnête campagnard ébahi qui ne pouvait comprendre comment j'étais venue me coucher en rond sur sa tête sans qu'il s'en fût aperçu. Ce tour de passe-passe

avait toujours un grand succès, et lorsque la séance était terminée, monsieur l'escamoteur me mettait dans un panier et me faisait rapporter à ma bonne vieille maîtresse qui me donnait un bon souper et me caressait jusqu'à ce que je fusse endormie. Je vécus ainsi pendant plusieurs années et je me trouvais heureuse ; mais un évènement imprévu vint me faire changer encore une fois de condition.

CHAPITRE VIII.

UN VOLEUR.

Un soir d'hiver, le panier dans lequel on me transportait du théâtre de l'escamoteur à la maison, se trouva plein de fleurs et de bonbons dont il devait se servir le lendemain ; il ne voulut pas prendre le temps de le vider, et me mit sous son bras comme un petit chien, me recouvrant soigneusement du grand manteau qui l'enveloppait. Nous cheminions ainsi entre onze heures et minuit dans une rue très-déserte, lorsqu'un homme barra tout-à-coup le passage à

l'escamoteur en lui disant : " Mon bourgeois, vous avez là un bon manteau, moi je n'ai qu'une veste ; allons, donnez-le moi vivement, ou sinon!"—Le voleur joignit le geste à ce discours et saisit avec violence le pan du manteau qui me couvrait, avant que l'autre eut le temps de répondre un mot.—Effrayée de la manière brutale dont on me secouait, je sautai à la figure du voleur qui ne s'attendait guère à trouver un chat dans le manteau du passant, et je lui mordis le nez en lui enfonçant mes griffes partout où je pus. Surpris, épouvanté de ma brusque attaque, le voleur lâcha prise en jetant les hauts cris et en proférant un gros jurement, et dans son trouble il se sauva vers une patrouille qui, de l'autre extrémité de la rue, accourait au bruit et l'arrêta. Pendant un instant ma frayeur fut si grande que je courus

sans savoir où j'allais, lorsque, apercevant la porte d'une boutique qu'un jeune garçon était en train de fermer, je m'y glissai inaperçue et me cachai sous un comptoir au milieu d'un gros tas de papiers. Je croyais encore entendre les cris du voleur et les pas retentissants des soldats ; je me figurais les avoir tous à ma poursuite, et eux, ne pensaient sans doute guère à un pauvre chat comme moi. Enfin tout devint silencieux, la lumière s'éteignit et je m'endormis sans avoir revu ma bonne mère Michel, l'estomac vide et un peu inquiète de savoir où j'étais. Pendant la nuit je me réveillai et je sentis une forte odeur de suif et de fromage ; mais j'eus beau flairer et chercher, je ne trouvai rien à manger. Le lendemain matin je reconnus que j'étais dans la boutique d'un épicier. Le jeune

garçon que j'avais vu la veille ne fut pas très surpris de me trouver dans mon coin ; il appela sa maîtresse, qui, voyant que j'étais douce et pas du tout sauvage, me caressa et dit que, puisque je m'étais *adonnée* chez elle, elle me garderait. Mais pendant les premiers jours je ne pouvais manger, tant je regrettais ma bonne vieille maîtresse! Je voulus même essayer de retrouver sa demeure, en suivant les toits ; il paraît que j'en étais bien loin ; car je ne pus rien reconnaître, et force me fut de revenir chez l'épicière, qui était, du reste, très-bonne pour moi et ne me laissait manquer de rien. Le garçon me donnait quelquefois des coups de pied quand je le gênais, mais il ne me faisait pas grand mal ; c'était une façon un peu rude seulement, de me dire : " Ote-toi de là." J'aurais donc pu finir ma

vie dans ma nouvelle condition, sans un malheureux instinct que j'ai eu bien de la peine à surmonter. J'avais alors une aversion décidée pour les chiens ; c'était plus fort que moi. Je sais bien qu'on prétend que ce sont de bons animaux, caressants, fidèles ; c'est possible, mais je ne pouvais pas en voir un s'approcher de moi sans éprouver un sentiment de répulsion. Mon poil se hérissait, ma queue grossissait, je faisais le gros dos et j'étais irrésistiblement poussée à lui donner des coups de griffe. Par malheur, il venait beaucoup de chiens chez l'épicière ; quand ils étaient très-gros ils ne faisaient, la plupart du temps, pas attention à moi et dédaignaient de répondre à mes grognements ; mais lorsque c'étaient des roquets, la bataille devenait terrible ; on nous jetait de l'eau, on nous séparait,

et je finissais toujours par recevoir quelque coup de pied qui m'envoyait toute meurtrie dans l'arrière-boutique faire de tristes réflexions sur mon humeur querelleuse à l'endroit des chiens. Ces réflexions ne me corrigeant pas, ma nouvelle maîtresse pensa sérieusement à se défaire d'un animal qui lui suscitait à chaque instant des disputes avec toutes celles de ses pratiques qui avaient des chiens, et le nombre en était grand! Mademoiselle Reine était une femme de chambre d'un certain âge, qui venait souvent acheter du sucre, du café, et autres provisions pour sa maîtresse qui demeurait dans le voisinage: c'était une excellente personne, fidèle, active, économe, et très-attachée à la dame qu'elle servait depuis plus de vingt ans. Il se trouva, fort heureusement pour moi, que Made-

moiselle Reine aimait beaucoup les animaux, et toutes les fois qu'elle entrait dans la boutique elle me caressait et s'extasiait sur ma beauté. Lors donc que l'épicière lui demanda si elle voulait me prendre, cette proposition la combla de joie; elle alla cependant en faire part à sa maîtresse, et lui demander, si elle lui permettait de l'accepter. Madame Ambert était très-bienveillante; elle n'avait pas de plus grand bonheur que de faire plaisir à tous ceux qui l'entouraient, et surtout à Reine, qu'elle traitait avec une considération toute particulière. D'ailleurs, cette dame aimait aussi les chats; elle consentit donc volontiers à me prendre chez elle, et je devins la plus heureuse créature de cet heureux intérieur. Mademoiselle Reine m'installa dans une petite antichambre où elle tra-

vaillait pendant la journée. Le matin, je prenais mon café avec elle; à dîner, je n'étais pas oubliée non plus. Sa prédilection pour les animaux de mon espèce l'avait fait surnommer; "La mère aux chats:" elle ne s'en fâchait pas: chez Madame Ambert les domestiques ne se querellaient jamais, ne disaient point de mal les uns des autres, et ils étaient très-complaisants entre eux. Je devins bientôt un personnage important dans la maison; on craignait de me déranger; on me choyait; on me gâtait à qui mieux mieux. Ma gourmandise aurait pu m'attirer de grands désagréments sans l'excessive indulgence de Reine et de ses camarades. Il m'arrivait parfois de trouver la porte du garde-manger ouverte et d'y entrer furtivement; la cuisinière ne s'apercevait que trop facilement de mes

visites, à l'aspect déplorable des restes du matin ou de la veille. Tantôt une moitié de volaille était dévorée jusqu'aux os, un pâté offrait à l'œil des brêches si profondes qu'on n'osait plus le resservir : de jolis pots de crême que l'on avait laissés pleins, se trouvaient vides et personne n'hésitait un instant à m'accuser de toutes ces déprédations qui n'étaient que trop dans mes habitudes. Au lieu de me battre comme je le méritais, on se contentait de me chasser de la cuisine et de ses dépendances.

Je me souviens qu'un jour, ayant aperçu dans l'office une petite boîte au lait, dans laquelle restait un peu de crême, je plongeai avidement la tête dedans pour le boire et je parvins non sans peine à atteindre le fond; mais lorsque je voulus retirer ma tête, la

boîte, qui allait en s'étrécissant par en haut, ne me permit plus d'en sortir. Je faisais des efforts inouïs, secouant la malencontreuse boîte, la heurtant contre les meubles. Je commençais à craindre qu'elle ne restât ainsi, tout à la fois, comme une preuve et un châtiment de mon larcin. Je n'y voyais goutte, et la respiration me manquait déjà lorsque la cuisinière entra, et, voyant mon embarras, se hâta charitablement de retirer ma tête de son étroite prison et de me reporter à Reine à qui elle raconta ma mésaventure; celle-ci me fit les reproches les plus doux et me baisa en m'appelant "petite friande."

J'entendais souvent les dames et les messieurs qui venaient faire visite au salon s'écrier, "Ah! le beau chat! Le superbe angora!" et je redressais les

oreilles, j'étais flattée, car j'étais bien vaine encore !

On m'attribuait aussi, à tort ou à raison, un talent naturel pour prédire la pluie et le beau temps. Lorsque Madame Ambert devait sortir et qu'elle consultait Reine sur le chapeau ou le mantelet qu'elle devait porter : " Oh !" répondait la bonne fille, "je ne conseille pas à madame de mettre son chapeau neuf ; Minette a passé sa patte par-dessus son oreille trois fois ce matin." Ou bien : " Madame n'a rien à craindre aujourd'hui, Minette ne s'est pas encore débarbouillée." Je crois que ces prédictions, que je faisais sans le savoir, se trouvaient rarement vérifiées ; mais Reine et les habitants de la cuisine n'y avaient pas moins une entière confiance. Les jours se passaient bien vite dans cette maison et jamais je n'oublierai

toutes les bontés qu'on y eut pour moi. J'ai souvent désiré de pouvoir témoigner ma reconnaissance à ceux qui m'ont fait du bien ; c'eût été un grand bonheur pour moi de leur en faire à mon tour. Mais, pauvre bête que j'étais, je ne pouvais rien pour eux. Je me rappelle avoir entendu lire à ma petite maîtresse Marie de Juilly, l'histoire d'un chat très-célèbre qui rendit de grands services à son maître et lui fit faire une brillante fortune ; mais j'ai toujours pensé que les aventures du *chat botté* n'étaient jamais arrivées, et que c'était tout bonnement un conte. Quoi qu'il en soit, je sentais en moi une vive tendresse pour ceux qui m'aimaient, et je souffrais lorsque j'entendais soutenir que tous les chats sont ingrats, traîtres, égoïstes. C'est une erreur, et je suis certaine que

si l'on voulait être juste on conviendrait qu'il y a au moins autant de gens que de chats qui méritent ces reproches que l'on adresse à notre espèce. Je sentais tout cela, mais je ne pouvais l'exprimer.

CHAPITRE IX.

LA PETITE CAPRICIEUSE.

Madame Ambert avait une petite-fille qu'elle aimait passionnément. Jeanne avait perdu sa mère en naissant. Son père, fils unique de Madame Ambert, éprouva tant de chagrin de la perte de sa femme, qu'il ne trouva de consolation que dans les soins et la tendresse qu'il prodiguait à sa fille. Elle avait environ six ans lorsque je vins chez sa gran' mère.

Jeanne Ambert était élevée par Madame Préval, sa gran'mère mater-

nelle, qui demeurait dans la même maison que son père; mais tous les jours elle venait voir Madame Ambert, et l'on peut dire qu'entre ces deux gran'mères et son père c'était à qui la gâterait le plus. Jeanne était douce, caressante, soumise et assez attentive aux petites leçons qu'on lui donnait; mais on lui avait si bien laissé prendre l'habitude de voir tous ses désirs satisfaits presque aussitôt que formés, qu'elle en formait à chaque instant de nouveaux. Une fantaisie succédait à une autre, et faisait oublier celle qui l'avait précédée, si rapidement que, le soir, Jeanne avait quelquefois de la peine à se rappeler ce qu'elle avait le plus ardemment souhaité le matin. Ses deux bonnes mamans, son papa, ses autres parents, leurs amis même, s'étaient si bien habitués à satisfaire tous ses

caprices qu'elle en avait par centaines. Ce qu'elle possédait de jouets ou de petits meubles à l'âge de six ans était incalculable; une grande chambre en était toute remplie, elle aurait pu, au jour de l'an, en monter une boutique; d'autant mieux que, chaque jouet ne servant jamais à l'amuser que pendant qu'elle se préparait à en désirer un autre, ils étaient presque tout neufs. Le nombre et la variété de ses poupées étaient tels qu'elle ne savait souvent laquelle prendre et n'y touchait presque jamais: des commodes, des étagères, des boîtes à ouvrage, des paniers sans nombre et même les joujoux les moins recherchés des petites filles se trouvaient dans sa collection. Jeanne avait son cheval à bascule, son fusil, sa boîte de soldats à coté de sa voiture à ressorts, de son ménage et de son thé complet.

Les livres ne lui manquaient pas non plus. Vous croyez que Jeanne, si riche en joujoux, devait être très-heureuse? Eh bien, pas du tout. Malgré la tendresse de ses parents, malgré le nombre infini de cadeaux qu'elle recevait, Jeanne s'ennuyait très-souvent. Elle s'ennuyait de ne savoir quoi désirer. Toute l'affection de Madame Ambert pour Jeanne ne l'empêchait pas de sentir le danger qu'il y avait, en se prêtant ainsi à tous ses caprices, de la rendre insupportable aux autres et à elle-même. Elle avait cherché souvent à modérer l'excessive indulgence de son fils et de sa belle mère pour leur chère enfant: "Jeanne," leur disait-elle, "est bonne; elle a bon cœur; mais elle ne connaît pas la valeur de l'argent, il faudrait la lui apprendre." Puis, lorsque Jeanne demandait qu'on lui achetât quelque

nouveau jouet qui excitait son envie, sa bonne maman lui disait: "Vois-tu, mon enfant, tu as tout ce qui t'est nécessaire, et beaucoup de choses qui sont parfaitement inutiles; mais il y a bien des gens, de pauvres petits enfants de ton âge qui manquent de tout: ils n'ont pas de pain, pas de viande pour se nourrir, point de vêtements pour se couvrir, point de feu pour se chauffer; l'argent qu'ont coûté une ou deux de tes grandes poupées, avec lesquelles tu ne joues presque plus, suffirait à leur procurer tout cela. Ne crois-tu pas que tu aurais bien plus de plaisir à secourir ces pauvres petits qu'à acheter une foule d'inutilités dont tu ne te soucies plus dès que tu les as?" "Oh oui, bonne maman!" répondait Jeanne en embrassant sa gran'mère; "gardons cet argent pour faire du bien

aux pauvres." Et Jeanne était sincère, elle renonçait facilement à une fantaisie ce jour-là ; mais le lendemain, ou le jour d'après, elle cédait à une autre, et sa bonne maman Ambert n'était pas toujours là. Dès qu'elle me vit, Jeanne voulut me posséder. Sa bonne maman lui dit que je ne lui appartenais pas, que j'étais à Reine, et que bien certainement elle ne la priverait pas de son chat pour satisfaire une petite capricieuse, qui voulait avoir tout ce qu'elle voyait aux autres. Mais la bonne femme de chambre ne put longtemps résister au désir de faire plaisir à cette enfant qu'elle chérissait, et elle voulut me donner à elle. Sa mâitresse y mit alors une condition, c'est que dès que Jeanne aurait envie d'autre chose, je reviendrais de droit à Reine. "Soyez tranquille," lui dit-elle en souriant,

"Minette ne fera qu'une courte absence." "Oh non, bonne maman!" s'écria la petite fille, "vous verrez que maintenant je ne souhaiterai plus rien; elle est si jolie ma chatte! Comme je vais en avoir soin. Et puis elle m'aimera, n'est-ce pas, Reine? Elle m'aimera aussi?" "Sans doute, mademoiselle, puisque vous serez bonne pour elle." Je fus emportée à l'heure même et installée dans la chambre aux joujoux, sur un joli coussin. Pendant plusieurs jours Jeanne ne s'occupa que de moi aux heures de ses récréations. C'était elle qui me donnait à manger; je passais bien des moments sur ses genoux; elle me parlait, m'admirait, me caressait; tous les autres jouets étaient mis de côté. Je commençais à croire que je ne retournerais plus dans la petite antichambre de Reine et je m'en

serais peut-être consolée ; mais un beau matin, en se promenant sur le Boulevard avec son papa, Jeanne vit devant la boutique d'un oiseleur une charmante perruche à collier rouge que plusieurs personnes étaient arrêtées à contempler. On lui faisait dire tout son répertoire de mots : " Cocotte ! ma petite cocotte ! as-tu déjeuné ? Oui, oui, oui," et les enfants de rire et de recommencer. Jeanne s'écria aussitôt : " Oh papa, est-ce bien cher, ce joli oiseau ? J'aimerais tant à l'avoir." " Je ne crois pas," dit son père, " que cette perruche coûte bien cher ; mais n'as-tu pas ta petite chatte que tu aimes tant ? " " C'est vrai, mon papa." Jeanne n'osa plus rien dire, seulement en rentrant elle ne parlait que de la perruche à collier rouge. Elle répéta tant à sa bonne maman Préval, qu'elle serait heureuse

d'avoir un oiseau qui parlait, auquel elle ferait dire tous les mots qu'elle voudrait : "Voyez," ajoutait-elle, "comme ce serait amusant ! je le mettrais dans une autre chambre et j'attraperais mes jeunes amies en leur faisant croire que c'est une personne qui parle," etc. etc. La bonne maman Préval céda comme à l'ordinaire, et la perruche au collier rouge vint dans sa cage à barreaux dorés, occuper une place dans le musée de la petite fille.

La bonne Reine avait le droit de me redemander d'après les engagements pris avec la bonne maman Ambert; cependant elle était si obligeante qu'elle fut plusieurs jours sans vouloir user de ce droit, Jeanne jouait encore parfois avec moi, bien que Cocotte fût devenue la favorite. Je n'en conçus aucune jalousie, et je prenais même assez de

plaisir à voir l'oiseau sautiller dans sa cage. Un jour que Jeanne avait été invitée à une matinée d'enfants où l'on devait danser en costumes et tirer une loterie, notre petite maîtresse, tout occupée d'un charmant habit de bergère qu'on avait fait faire pour elle, partit sans regarder Cocotte ni moi. Le verrou de la cage n'était pas fermé; à force de voir remuer et sauter l'oiseau, il me prit fantaisie d'essayer de le toucher; j'ouvris la porte de la jolie cage avec ma patte, et je l'avançai vers la perruche. Cocotte me donna un bon coup de bec; excitée, j'entrai la patte encore plus avant dans la cage et je la fis tomber. L'oiseau voulut en sortir, et au même instant je l'étranglai bel et bien. Je ne sais pas moi-même comment cela arriva, ni pourquoi je le fis; je ne voulais pas la manger, je

cédai à mon instinct naturel, voilà tout; et après ce mauvais coup je m'endormis sur mon coussin. Vers le soir je fus réveillée par les cris de Mademoiselle Jeanne qui venait de trouver les restes inanimés de sa perruche, et qui ne comprit que trop quelle était la coupable. Elle me prodigua des noms très-peu polis: "Vilaine bête! méchante chatte!" Je ne pouvais pas lui dire que je n'avais pas eu l'intention de faire une méchanceté, c'était pourtant la vérité. Elle voulut que l'on m'emportât à l'instant même et qu'on me rendît à Reine. Sa bonne, pour le contenter, me mit dans un panier et partit pour me reconduire chez Madame Ambert.

CHAPITRE X.

AVENTURE EN OMNIBUS.

Après avoir fait un peu de chemin, suspendue au bras de la bonne, je l'entendis crier: "Conducteur, conducteur!" puis dire quelques mots; j'éprouvai ensuite une violente secousse, une clochette sonna et je me sentis ballottée dans le panier où j'étais captive. Assourdie d'un bruit de roues, de chevaux, de voix confuses, je ne savais ni où j'étais, ni ce qui m'arrivait; je commençai à m'inquiéter, à m'agiter et à faire tous mes efforts pour voir ce qui

se passait La curiosité a toujours été un de mes défauts dominants ; à force de remuer je parvins enfin à détacher un des côtés du couvercle du panier, et passant ma tête en dehors je regardai autour de moi. J'étais dans un immense coffre, très-long, où se trouvaient une douzaine de personnes rangées de chaque côté, et qui roulaient ainsi que moi, traînées par deux chevaux. Ces grandes machines s'appellent des Omnibus. La bonne de Jeanne avait placé le panier où j'étais, entre elle et une belle dame qui paraissait très occupée à rajuster ses cheveux, à garantir sa robe des pieds crottés de ses voisins, à respirer un flacon qu'elle tirait à chaque instant d'un manchon qu'elle tenait sur ses genoux. Ce manchon avait une odeur de chat que je reconnus instinctivement, et sortant peu-à-peu ma tête du

panier sans qu'on me remarquât, je vins fourrer mon nez dans cette peau à laquelle je trouvais un air de connaissance; en ce moment la dame, remettant la main dans son manchon, rencontra ma tête qui cherchait à s'y introduire. Elle jeta un cri perçant—"Conducteur! arrêtez! arrêtez!—au secours!" Tous les yeux se tournèrent de notre côté et l'on vit ce qui avait causé l'effroi de la dame, dont les cris m'avaient tellement effarouchée que je voulais me sauver, mais la bonne me remit dans le panier, et, m'appliquant une ou deux tapes pour me punir de ma curiosité, elle fit des excuses à la dame. Celle-ci ne voulut rien entendre, elle fit arrêter la voiture et descendit en assurant aux autres voyageurs qu'elle allait se trouver mal, et qu'ensuite elle irait porter plainte à

l'administration des omnibus, parcequ'il était défendu d'y admettre des chiens, et à plus forte raison des chats. Après ce petit incident nous continuâmes notre route et au bout de quelques minutes nous arrivâmes chez la gran' maman Ambert. La bonne de Mademoiselle Jeanne raconta ce qui s'était passé et la cause de mon bannissement. Reine et sa maîtresse ne jugèrent pas ma faute avec autant de sévérité ; elles dirent, pour l'excuser, que l'instinct des chats les portait invariablement à faire la chasse aux oiseaux comme aux souris, et que si la petite fille avait été moins étourdie, et qu'elle eût pensé à fermer la porte de la cage avant de sortir, la pauvre perruche serait encore en vie. Je retrouvai chez Madame Ambert toutes mes douces habitudes d'autrefois : mon coussin dans la chambre de

Reine, ma place sur la chaise qui était devant elle pendant qu'elle travaillait dans l'antichambre, les gâteries, les caresses dont on me combla de nouveau. J'étais heureuse, et si j'eusse eu plus de raison je n'aurais dû rien désirer; mais on avait si peur de me perdre qu'on ne me permettait jamais de sortir de l'appartement, et mon humeur inquiète et indépendante me faisait parfois soupirer pour la liberté de courir où bon me semblerait. Je parvenais souvent à m'échapper; j'allais rôder dans les corridors, dans la cour, sur les toits: j'y rencontrais chats fort mal appris qui me griffaient, me mordaient, et je revenais de ces belles expéditions le nez égratigné ou l'oreille déchirée. Au lieu de me battre ou de me gronder, Reine redoublait de tendresse pour moi: "Tu veux toujours

aller courir, et tu reviens éclopée. Reste donc avec moi, qui t'aime et qui te soigne si bien," me disait-elle en me flattant de la main : " tu n'es pas sage, Minette." La bonne fille n'avait que trop raison : j'ai été bien cruellement punie de n'avoir pas suivi ses conseils! mais n'anticipons pas sur les évènements !

Un matin, c'était vers la fin de l'automne, il faisait un beau soleil. Je venais de m'endormir sur un tapis de foyer qui, ce jour-là, n'était pas étendu comme de coutume, devant la cheminée; on l'avait plié en deux et jeté dans un coin; mon lit me semblait bien douillet, les rayons du soleil donnaient en plein sur mon dos; j'avais fait un bon déjeuner à l'office, j'étais parfaitement confortable, lorsque je fus tirée de mon demi-sommeil par un bruit inusité dans

la cheminée. Surprise, je dresse les oreilles, je me lève et j'écoute; une voix enrouée et caverneuse chantait, ou plutôt hurlait des paroles que je ne comprenais pas :—" Ah! ah! ra-pa ta bas la chemina—du haut en bas "—puis le bruit redoubla comme si les briques de l'âtre s'écroulaient; la cendre vola dans la chambre, et un petit garçon tout noir tomba à l'endroit où l'on faisait le feu, mais il n'y en avait pas ce jour-là. Le ramoneur (car c'en était un) se secoua et fit un nuage de suie qui m'aveugla, puis il se remit à baragouiner je ne sais quels mots dans la cheminée, et une autre voix lui répondit. J'eus une peur affreuse, et je me mis à jurer et à faire le gros dos; mes yeux lançaient des éclairs. Le gamin, qui vit ma terreur, voulut s'en amuser et me poursuivit en criant; j'enfilai un

corridor, qui conduisait à l'escalier de service; mon persécuteur m'atteignit bientôt et me passant autour du corps une ficelle à laquelle était attachée une grande pelle en tôle, il me lança dans l'escalier, tandis qu'il appelait son camarade pour lui montrer la drôle de figure que je faisais avec cette pelle que je traînais après moi. J'étais furieuse, mais j'avais trop peur de ces garnements pour oser me jeter sur eux, et puis la ficelle me coupait en deux et le bruit de la pelle m'étourdissait. Hors de moi, folle de terreur et de colère, je descends, et trouvant une porte ouverte j'entre en courant et je saute par une fenêtre qui, heureusement, était peu élevée au-dessus du sol. Je tombai dans la cour sur le concierge qui balayait; le bruit que je faisais avec la pelle, avait attiré plu-

sieurs domestiques du voisinage. Le concierge, qui avait bon cœur, coupa la ficelle et me prit dans ses bras; par bonheur je ne lui avais pas fait de mal en tombant; la bonne Reine, accourue pour s'informer de la cause de tout ce brouhaha, fut fort effrayée lorsqu'elle sut que c'était moi. On l'assura que personne n'était blessé et que j'étais saine et sauve; elle se disposait à m'emporter, après avoir bien grondé les deux jeunes ramoneurs qui m'avaient fait si gran'peur; lorsque Mademoiselle Marguerite, la cuisinière de l'entresol, arriva rouge comme une de ses casserolles, son bonnet à moitié tombé, les cheveux ébouriffés, et mettant les deux poings sur ses côtés elle barra le chemin à Reine: "Je voudrais bien savoir pourquoi votre chat vient dans ma cuisine, mademoiselle?—Pourquoi

que vous ne gardez pas vos bêtes chez vous ? v'là vot' vilaine chatte qui m'a renversé ma crême à la vanille que je faisais pour ce soir, tout est dans le feu il n'y pas à dire, et que ça fait une fumée et une odeur dans ma cuisine qu'on n'y peut pas tenir !—C'est si *ennuyant* d'avoir des bêtes comme ça dans une maison ! Le *propiliétaire* ne devrait pas souffrir ça." Mademoiselle Marguerite fut forcée de s'arrêter pour reprendre haleine.—Reine essaya de lui faire comprendre que j'avais autant qu'elle à me plaindre de ce vaurien de ramoneur qui m'avait attelée à la pelle; elle n'écoutait rien, et dans sa colère, elle s'élança sur moi pour me frapper. Ma bonne maîtresse voulut me soustraire à ses coups, mais moi, pauvre bête, effarouchée de tout ce hourvari, je m'échappai de ses bras et je me

sauvai dans la rue. Une petite porte ouverte m'offrait un refuge, j'y entrai croyant éviter tout danger. Il est probable que personne ne me vit sortir et qu'on ne s'aperçut que j'avais quitté la maison que lorsqu'il était trop tard pour me retrouver. Je restai toute tremblante, tapie dans un coin jusqu'à ce que le bruit eût cessé, alors je me hasardai à mettre le nez dehors, espérant regagner sans peine la porte-cochère de la maison où demeurait ma maîtresse; mais à peine étais-je dans la rue que je me trouvai en présence d'un affreux chiffonnier qui furetait dans un tas d'ordures. Me voir et former le dessein de s'emparer de moi furent l'affaire d'un instant: un coup de crochet sur la tête m'étourdit et m'ôta la force de fuir. La hotte fatale était là par terre à côté de l'ennemi de ma

race;—il me jeta dedans et me couvrit d'un tas de chiffons dégoûtants; puis, la remettant sur son dos, il m'emporta. Oh! comment exprimer la terreur, le désespoir dont je fus saisie, lorsque, revenant à moi peu à peu, je me trouvai couchée au fond de cette hotte infecte, sous ces lambeaux, ces ordures recueillies dans les rues les plus sales de la ville? Je crus que j'allais ètouffer. Moi, si propre, si délicate; habituée à tant de soins!—qu'allais-je devenir? quel sort me réservait ce barbare qui m'avait déjà à moitié assommée? Je regrettais presque de n'être pas retombée au pouvoir de Perruchon et de son associé. Je n'osais envisager toute l'horreur de ma position—j'étais grosse et grasse, en bonne condition. "Ce soir," pensais-je, "ce soir même peut-être, tandis que la

pauvre Reine me cherche partout je serai dévorée par ce monstre ! ! Fatale beauté, tu m'as perdue ! Si je n'eusse été qu'un maigre chat de gouttières il n'eût sans doute pas daigné faire attention à moi ! " Toutes ces réflexions me perçaient le cœur. Le souvenir de ceux qui m'aimaient et qui m'avaient rendu la vie si douce, vint ranimer mon courage. Je m'efforçai d'écarter les loques qui me recouvraient et j'y parvins non sans peine, je pus respirer. Mon ennemi croyait m'avoir mise hors d'état de me sauver ; il se trompait. J'eus la force de me cramponner à l'osier de la hotte et de sortir la tête. C'était un jeudi—une bande de collégiens passaient par là, allant en promenade. " Tiens," dit l'un d'eux, " regarde donc ce chat qui se met à la fenêtre : il ressemble à Monsieur Lon-

ginus, le professeur de Latin, quand il est en chaire dans la classe." "C'est vrai tout de même," dit un autre.—"Minon! minon!" s'écria un troisième, "viens, mon minon, viens!" Le chiffonnier allongea un coup de crochet en arrière, pour me faire rentrer, et il hâta le pas; les écoliers se mirent à crier après lui, à l'appeler voleur de chats, chippe-matous et autres noms peu civils. Le crochet ne m'avait pas atteint cette fois, et d'un bond je sautai dans la rue. Mon ravisseur voulut me poursuivre, mais les écoliers lui barrèrent le chemin, et ce jour-là, des collégiens sauvèrent la vie à une pauvre chatte. Je me mis à courir de toute la vitesse de mes quatre pattes et j'entrai dans la première porte qui s'offrit à moi.

CHAPITRE XI.

BONHEUR INESPÉRÉ.

C'ÉTAIT celle d'un grand et bel hôtel. Sous le vestibule s'ouvrait une porte vitrée, elle n'était pas fermée, je me glissai dans un escalier recouvert d'un riche tapis. Je le franchis, et je pénétrai dans une vaste antichambre dont la porte était entrebâillée, puis je me trouvai dans un petit corridor, au bout duquel était une belle chambre à coucher. Tout en parcourant ces appartements je croyais reconnaître les meubles de damas bleu, l'odeur du tapis

et des portières, lorsque tout-à-coup, une grande dame, d'un certain âge, entra en soulevant une portière ; cette dame était suivie d'une femme plus jeune ; alors tous mes doutes furent éclaircis, mes souvenirs devinrent de plus en plus précis. Je ne me trompais pas . . . . c'était ma bonne maîtresse, la Princesse Miaoulinska, chez laquelle la frayeur m'avait fait chercher un refuge. C'était bien elle et Mademoiselle Justine, sa femme de chambre, que j'avais devant les yeux. Je courus à ma première bienfaitrice et je me frottai contre sa robe en faisant ronron, dressant la queue, pétrissant le tapis de mes quatre pattes, témoignant ma joie de la revoir par tous les signes qui tiennent lieu aux animaux de l'usage de la parole. La princesse se baissa pour me flatter, croyant que j'étais un de ses chats

mais elle ne m'eut pas plutôt regardée qu'elle demanda à Justine qui j'étais, et d'où je venais? Celle-ci ne pouvait répondre à ses questions. La princesse me prit dans ses bras, en disant que j'étais un superbe angora, puis, m'ayant observée plus attentivement: "Mais voyez donc, Justine," s'écria-t-elle, "comme ce chat ressemble à la petite Blanchette que j'ai donnée dans le temps à la jeune Marie de Juilly!" "Oh! madame, il y a au moins douze ans de cela . . . comment madame peut-elle se rappeler?" "Mais si, je me souviens très-bien de cette petite bête qui était si jolie que je fis faire son portrait; et tenez, regardez plutôt—voilà bien l'étoile feu et noir sur le front, le petit bouquet noir au bout de la queue, et cette magnifique robe blanche que nous admirions tant. Ce

chat est beaucoup plus gros que n'était Blanchette ; mais quand je la donnai elle était toute jeune ; et voyez comme elle se frotte contre moi, elle a vraiment l'air de me reconnaître." "Oh!" dit mademoiselle Justine, "madame sait bien que tous les chats font comme cela quand on les caresse." Pendant cette conversation je m'efforçais par tous les moyens en mon pouvoir de prouver à la princesse qu'elle ne se trompait pas, et que j'étais effectivement la petite chatte qu'elle avait élevée et que sa destinée ramenait sous sa protection. Elle s'assit et me prit sur ses genoux. "Décidément, Justine, cette bête me reconnaît : c'est fort singulier,—je ne puis comprendre comment après tant d'années elle est revenue ici, mais elle y restera. Oui, ma Blanchette," ajouta-t-elle en me caressant, "je ne te donnerai plus ; tu

es venue me retrouver; le hasard, sans doute, t'a conduite près de moi, désormais je te garderai comme une vieille amie. Justine, allez-lui chercher du lait à l'office, elle a peut-être faim ou soif." La femme de chambre obéit, non sans un mouvement des épaules et de la tête qui semblait dire: "Ma maîtresse est folle avec ses chats!" Mais quelle que fût son opinion à cet égard, elle se garda bien de l'exprimer, et m'ayant apporté un bol plein de lait dont je bus une partie, elle se retira, me laissant avec ma bienfaitrice. Je lui prodiguais mille caresses, je voulais lui exprimer toute ma reconnaissance. Oh! que n'aurais-je pas donné en ce moment pour avoir la faculté de prononcer quelques paroles! Mais si je ne pouvais rien dire, je n'en pensais pas moins.

Les mois, les années se succédèrent; heureuse et paisible je restai dans cette maison où je suis née, où j'avais été si gâtée, où je l'étais encore. La bonté, l'indulgence de ma maîtresse ne se démentirent jamais un instant. Mademoiselle Justine était devenue plus douce, ou peut-être, avais-je pris en vieillissant des allures moins évaporées, moins turbulentes; ma démarche était plus posée, mes manières beaucoup plus graves et plus dignes, par conséquent j'évitais de commettre les maladresses qui m'attiraient de fréquentes punitions lorsque je n'étais qu'une petite étourdie. Je ne sais combien de temps s'écoula pendant que j'eus le bonheur de mener la douce vie que la Princesse Miaoulinska faisait à tous ceux qui l'entouraient, bêtes et gens; je trouvai qu'il passa trop vite. Ce

fut l'époque la plus heureuse de ma longue carrière de chatte. Ma mère n'existait plus, je la remplaçai dans les bonnes grâces de madame et je désirais ardemment finir mes jours auprès d'elle; ce bonheur ne m'était pas réservé!

Un soir, la Princesse fut prise d'une indisposition subite qui l'obligea à sonner Justine au milieu de la nuit. Tout le monde dans l'hôtel fut bientôt sur pied, on fit venir un médecin; mais hélas! ses ordonnances ne purent la sauver. Le lendemain avant midi, ma bonne maîtresse n'existait plus! Je n'essaierai pas de peindre la tristesse, l'agitation qui se lisaient sur tous les visages. On ne me laissait pas pénétrer dans la chambre de madame, comme j'en avais l'habitude. On allait, on venait, on parlait à voix basse—puis, je vis des hommes tout noirs entrer et

sortir de l'hôtel, puis, une grande voiture couverte de velours noir brodé d'argent, traînée par des chevaux richement caparaçonnés. Je ne comprenais pas au juste ce qui se passait, mais tout ce mouvement m'effrayait, m'attristait; je me cachai dans un coin, n'osant bouger. Je sentais qu'un nouveau malheur venait de me frapper. Et pourtant ma bonne maîtresse ne m'avait pas oubliée! Elle laissait un testament qui assurait l'existence de tous ses gens. Ses parents n'étaient pas en France; une des clauses de ce testament me concernait; elle ordonnait qu'après sa mort on me donnât à son vieil ami Monsieur Mitis, savant très-distingué qui écrivait de fort beaux livres. C'était ce qu'on appelle un homme de lettres. Il aimait beaucoup les animaux et me faisait toujours force caresses et complim

lorsqu'il venait chez la Princesse. Il était garçon et demeurait dans le voisinage de l'hôtel Miaoulinski. Lorsque chacun eut pris ce qui lui appartenait, et que l'on pût s'occuper de moi, on me porta chez mon nouveau maître qui me reçut avec bonté, non sans verser des larmes sur la perte qu'il venait de faire de cette vieille amie qui avait pensé à satisfaire un de ses goûts dominants, en même temps qu'elle assurait le bonheur d'un pauvre animal auquel elle daignait s'intéresser. Je n'eus aucune peine à m'habituer à ma nouvelle demeure, ni à m'attacher à mon nouveau maître. Monsieur Mitis était le meilleur homme du monde, et son domestique François partageait ses soins et son affection entre son maître et moi. Je fus installée tout d'abord dans une grande [illegible]ère au coin du feu dans le cabinet

de Monsieur Mitis, mais lorsqu'il écrivait et que nous étions seuls, j'étais bien souvent sur ses genoux ; il étendait les pans de sa robe de chambre afin que je fusse mieux couchée. J'aimais fort cette place et je ne la quittais qu'à regret lorsque l'arrivée ou le départ d'une visite forçait mon maître à se lever, car Monsieur Mitis était très-poli. J'avais d'ailleurs toujours un peu d'inquiétude lorsque j'étais enfoncée dans ma bergère qui se trouvait placée à faux jour, quand arrivait un gros journaliste fort distrait qui venait souvent voir Monsieur, depuis un soir où ce personnage avait failli m'écraser en se jetant dans la bergère sans s'apercevoir que j'y étais avant lui ; mes griffes et mes dents l'avaient bientôt averti de ma présence, et j'avais eu plus de peur

que de mal ; mais je craignais le retour de pareille aventure, dont probablement je ne me fusse pas tirée aussi heureusement une seconde fois.

CHAPITRE XII.

"QU'UN AMI VÉRITABLE EST UNE DOUCE CHOSE!"

La Fontaine.

CHEZ Monsieur Mitis j'eus le bonheur de trouver un ami,—un excellent ami à quatre pattes, qui me fit complètement revenir de mes ridicules préventions contre les chiens. Foxy était une bien bonne bête, doux, soumis, patient, toujours de bonne humeur. A mon arrivée il me fit des avances que je reçus fort mal. Foxy, qui était beaucoup plus fort que moi, m'eut étranglée d'un coup de dents si ses dispositi

eussent été aussi hostiles que les miennes ; mais il montra sa supériorité en méprisant mes grognements et mes airs furibonds ; il eut tant de bonté et de complaisance pour moi, nouvelle venue, que je me pris à l'aimer de toutes mes forces. Nous devînmes inséparables ; nous mangions dans la même écuelle, nous couchions sur le même tapis, et si Foxy me laissait souvent les meilleurs morceaux, de mon côté je le réchauffais en me couchant sur lui en hiver, car il avait le poil ras et était trés-frileux. Il est bien rare que la douceur et la complaisance ne réussissent pas à changer en affection les préventions les plus enracinées. Ce bon chien nous fut enlevé par un accident bien cruel, un an après mon entrée chez notre maître : il fut écrasé par une voiture ; sa mort me causa un si profond chagrin que pen-

dant plusieurs jours je refusai toute espèce de nourriture: j'errais d'une chambre à l'autre cherchant mon ami dans tous les coins, sous tous les meubles, miaulant à faire pitié.* Peu à peu mes regrets se calmèrent; mais j'ai toujours conservé un bien tendre souvenir de Foxy. Outre l'attachement qui nous unissait l'un à l'autre, je lui devais beaucoup de reconnaissance pour la bonté, la patience, qu'il m'avait montrées, lors même que je ne le méritais guère; et puis un jour j'étais sortie, grâce à lui, d'un grand embarras, je puis même dire d'un danger, où m'avait entraînée mon imprudence et ma curiosité. C'était un dimanche matin, notre maître et François étaient sortis. Je me trouvais seule dans la chambre à coucher de Monsieur; après avoir rôdé,

* Historique.

fureté dans tous les coins selon mon habitude, j'avise un grand tiroir de commode ouvert; d'un bond je saute dedans et je me trouve sur un bel habit brodé en soie verte que mon maître mettait quelquefois; je pensai que ce lit avait été preparé pour moi, et je me disposai à m'y coucher, mais les boutons de l'habit étaient durs; j'allai un peu plus au fond du tiroir, il n'y avait là que des cravates bien blanches, des mouchoirs de batiste. "Excellent maître," pensai-je à part moi, "il a tout arrangé pour que sa chatte soit couchée bien douillettement!" Après donc m'être léchée, reléchée, et avoir fait une toilette complète, je me mis en rond et m'endormis.* Il paraît que mon sommeil se prolongea, j'étais si bien!

* Cette anecdote est tirée d'un poète anglais, on dit véritable.

Lorsque je m'éveillai il faisait très sombre autour de moi, et je me trouvai presque suffoquée par le manque d'air ; je voulus me lever, impossible, j'étais prisonnière, comme dans une boîte. Je miaulai, personne ne vint me délivrer ; les heures se passaient, ma respiration devenait de plus en plus difficile, la faim se faisait sentir. Qu'allais-je devenir ? Il était trop certain qu'on m'avait enfermée par inadvertance au fond de ce tiroir, que dans ma vanité j'avais cru préparé tout exprès pour me recevoir. J'eus tout le temps de faire de tristes réflexions sur ma position : chaque fois que je croyais sentir ou entendre quelqu'un s'approcher je miaulais, mais les forces commençaient à me manquer, lorsque tout-à-coup j'entendis Foxy japper furieusement. Il avait reconnu au flair que

j'étais dans la chambre et cherchait partout ; notre maître et François l'accompagnaient ; ils n'étaient rentrés que très-tard ce soir-là, et ne me voyant nulle part, ils s'imaginèrent que je m'étais enfuie ou qu'on m'avait volée. Ils m'appelaient, s'affligeaient déjà de ma perte, et sans mon ami le chien je ne sais pas s'ils eussent été à temps pour me retirer encore vivante du tiroir.

Les soins qu'on me donna me rappelèrent bientôt à la vie, et cet accident n'eut d'autres suites que de me faire aimer plus que jamais le bon Foxy, et de me prouver qu'on n'était pas toujours occupé de ma petite personne comme je m'en étais flattée. La mort de mon ami ne précéda que de quelques mois la terrible catastrophe qui va bientôt, je le crains, mettre fin à ma longue carrière

si remplie d'évènements divers, et peut-être d'enseignements !

Je suis bien vieille pour un chat ! J'ai dix-huit ans, ma vie a été bien obscure, bien inutile, mais si les incidents variés qui l'ont traversée, peuvent intéresser les bons enfants qui l'ont prolongée par leurs soins, je suis plus que récompensée de la peine que j'ai eue à griffonner ces mémoires. Puissent-ils y trouver (si tant est qu'ils parviennent à les lire) un témoignage de la gratitude d'une chatte, et la preuve que tous les chats ne sont pas des ingrats !

CHAPITRE XIII.

ENCORE UNE VICTIME DES JOURNÉES DE JUIN, 1848.

Nous étions en été—il faisait un beau ciel bleu, le soleil brillait sans nuages; toutes les fenêtres auraient dû être ouvertes; mais un bruit retentissant ébranlait les vitres, les cris répétés du dehors de "Fermez vos croisées! fermez vos volets!" et des coups de fusil qui se succédaient rapidement, avaient fait barricader toutes les issues par où pénétraient ordinairement l'air ou la lumière.

J'avais souvent remarqué que dans ces belles matinées d'été, mes maîtres semblaient plus gais, plus heureux que de coutume ; ce jour-là cependant tous les visages étaient sombres. On ne faisait pas attention à moi. J'ignore où était allé mon maître ; dès le matin lui et François étaient sortis revêtus de leurs uniformes de garde-nationaux. C'était un jour d'émeute, on se battait dans Paris, je ne sais pas pourquoi, et l'on disait à la cuisine que beaucoup de ceux qui s'entretnaient dans les rues, ne le savaient pas plus que moi. Ma curiosité naturelle était excitée au plus haut point, je mourais d'envie de voir ce qui se passait dehors, et je n'étais pas la seule : la cuisinière et les voisines venaient de temps en temps regarder à travers les lames des persiennes et se retiraient en faisant des cris et des

gestes de terreur; une fois même une balle passa tout près du nez de l'une d'elles et vint rouler sur le plancher. Je me mis à courir après; malgré mon âge j'avais encore parfois des velléités de jouer! Je profitai du moment où une personne venait de sortir sans fermer la porte et je me sauvai sur l'escalier. Je montai jusqu'au grenier, et me hâtai de mettre la tête à la lucarne pour voir ce que je pourrais voir: le toit était trop incliné; poussée par mon humeur aventureuse je franchis la lucarne et je m'avance jusqu'à la gouttière.—Hélas! pendant que je regardais sans comprendre ce que je voyais, ma fatale curiosité recevait son châtiment! Un gamin en blouse et en casquette venait de ramasser un fusil abandonné sans doute par quelqu'infortuné combattant,

mort ou forcé de prendre la fuite ; il lève la tête, et pour mon malheur, il m'aperçoit. La rue était presque déserte en ce moment, la bataille se livrait de l'autre côté de la maison qui n'avait que deux étages. Ce méchant enfant m'ajuste, me perce le flanc d'une balle, puis jetant son fusil sous une porte il se sauve après ce glorieux fait d'armes. Quel motif l'avait porté à vouloir me tuer ? Il ne le savait pas lui-même : entraîné par le mauvais exemple, il aurait regretté d'être venu là pour rien. Faire du mal, faire du bruit surtout, voilà tout ce qu'il lui fallait : il aima mieux tirer sur un pauvre chat que de ne pas tirer du tout.

Blessée dangereusement et mourant de peur, je ne pus regagner la lucarne par laquelle j'étais sortie. Je me

traînai jusqu'au toit d'une maison voisine et je roulai dans une mansarde dont la fenêtre se trouvait ouverte. Il n'y avait personne dans cette chambre qui était fort propre, quoique pauvrement meublée. Un lit, une petite commode en bois de noyer, une table, deux ou trois chaises et un petit poêle en faïence composaient tout le mobilier. Une porte vitrée donnait sur une autre pièce plus petite où se trouvaient deux lits d'enfants. J'eus le temps de faire toutes ces observations pendant qu'étendue sur le carreau je restais épuisée, incapable de me relever. Au bout de quelques instants j'entendis des voix sur l'escalier. Je crus que mon meurtrier était à ma poursuite, j'essayai de fuir mais je ne pus me remuer, je me sentais mourir. Oh ! combien alors je déplorai cet entraînement funeste qui

me faisait toujours désirer tout voir, toute entendre ! Si j'eusse suivi les conseils de la bonne Reine, si je fusse restée sur ma vieille bergère au lieu d'aller courir les toits, je n'aurais pas reçu cette affreuse blessure qui me faisait atrocement souffrir et par laquelle je sentais que ma vie s'échappait avec mon sang. La porte s'ouvrit, une femme pauvrement, mais très proprement vêtue, entra suivie de deux petits garçons de huit à dix ans. Leur surprise fut grande de me trouver couchée dans leur chambre ; le sang que je répandais leur apprit bientôt ce qui m'était arrivé. "Pauvre bête !" s'écrièrent les enfants. "Vois donc, mère, ce pauvre chat ; il a reçu une balle. Comme il est beau ! faut-il être méchant de tirer sur un animal qui ne vous fait rien !" "Oh !" dit la mère, "ils tirent bien sur

leurs semblables, comment auraient-ils pitié des bêtes ? plût à Dieu qu'il n'y eût que des chats de tués ou de blessés dans ces terribles journées!" Les enfants gardèrent le silence, ils avaient vu des larmes dans les yeux de leur mère. Elle ajouta : " Voilà six heures et votre père n'est pas rentré ; pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé !"—" Oh mère," dit le plus jeune, " tu sais qu'il t'a promis, en partant, de ne pas s'exposer inutilement." " Oui, oui, il a dit cela pour me tranquilliser, mais je sais bien qu'il fera son devoir et qu'il ne reculera pas ; je le connais, c'est un si brave homme !" et la pauvre femme essuya ses yeux avec son tablier. " Ne pleure pas, mère," s'écrièrent les deux enfants en se jetant à son cou—" ne pleure pas, papa va revenir. Oh le bon Dieu aura veillé sur lui, tu sais que tu nous l'as

dit toi-même." "Je crois qu'on ne se bat plus," ajouta l'aîné; "on n'entend plus le canon ni la fusillade,—papa va rentrer!" La mère leva les yeux au ciel, puis elle dit: "Il ne faut pas laisser là cette pauvre bête, ce n'est qu'un chat, mais nous pouvons peut-être le soulager!" Elle s'approcha de moi et me prit dans ses bras. Ce moment fut affreux, je crus que j'allais mourir, pourtant elle me touchait bien doucement. Le plus petit des deux garçons, qui s'appelait Jacques, courut chercher un vieux coussin recouvert en indienne et l'apporta à sa mère. "Tiens," dit-il, "mettons-le sur le coussin du petit fauteuil que papa m'avait acheté quand j'ai été si malade." Et la mère me posa avec précaution sur le coussin, puis elle banda ma blessure pour arrêter le sang, tandis qu'Antoine, le plus âgé des

deux frères, me faisait boire un peu d'eau fraîche qui me fit grand bien. Malgré mes souffrances je m'endormis après avoir vu la mère préparer un bien modeste repas, auquel ni elle ni ses enfants ne touchèrent.

Je fus tirée de mon sommeil par des pas lourds et le bruit retentissant d'un fusil que l'on posait sur le carré. "C'est lui," s'écria la femme. "Je reconnais sa marche," et elle s'élança vers la porte d'entrée ; ses deux enfants y arrivèrent en même temps. "Antoine . . . . mon pauvre homme, te voilà enfin ! que Dieu soit béni !" et elle s'était jetée dans ses bras : les pleurs lui coupaient la parole. Le mari entra, embrassa ses enfants, déposa son fusil dans un coin en leur recommandant de n'y pas toucher. Il se mettait en devoir d'ôter sa giberne et son képi, lorsque le petit

Jacques se prit à pleurer en criant : "Papa est blessé : vois, mère, il a du sang au front !"—"Eh non, ce n'est rien," se hâta d'interrompre le père, "ne pleure donc pas, nigaud ! C'est une égratignure." La pauvre femme s'approcha toute troublée, "sois tranquille, femme,"dit son mari : "il en faudrait bien d'autres que cela pour tuer un homme. C'est un coup de sabre que j'ai reçu, donne-moi un peu d'eau, demain il n'y paraîtra plus." Après s'être lavé le front, Antoine se mit à souper avec sa femme et leurs enfants ; ils n'avaient rien mangé de la journée, et le père leur raconta tout ce qui s'était passé dans le quartier où il avait été envoyé avec sa légion. Les enfants lui dirent comment ils m'avaient trouvée mourante dans leur chambre en rentrant avec leur mère apres avoir été s'informer

des nouvelles dans le voisinage. « Cela saigne le cœur," dit le père, « de voir tout ce qu'on voit aujourd'hui dans Paris ; mais j'espère que c'est fini et que nous allons enfin avoir la tranquillité." Il s'approcha ensuite du coin où l'on m'avait couchée et dit qu'il ne croyait pas que je pusse vivre bien longtemps. Puis toute la famille alla se mettre au lit, après que le petit Jacques eut déposé près de moi une tasse de lait dans laquelle il avait émietté un peu de pain. Le lendemain de bon matin mes hôtes se levèrent. Le mari reprit son fusil et sortit, mais il rentra bientôt en disant que tout était tranquille. La femme avait arrangé bien proprement son petit ménage et les garçons étaient allés acheter du lait, du pain et du fromage pour le déjeûner. Leur père était un honnête ouvrier qui se trouvait

sans ouvrage depuis plusieurs mois, l'aîné des fils allait à l'école et savait déjà très bien lire et écrire, mais pendant ces jours de trouble et d'émeutes l'école était fermée et les enfants restaient chez leurs parents.

CHAPITRE XIV.

UNE RECONNAISSANCE.

Les bons petits garçons voyant que j'avais mangé un peu dans la nuit, se privèrent d'une partie de la soupe au lait qui faisait tout leur déjeûner pour me la donner, et pendant qu'ils essayaient de m'en faire avaler un peu, et qu'ils me caressaient, on sonna, leur mère alla ouvrir. Une dame âgée entra suivie d'une femme de chambre. Quelles furent ma joie et ma surprise en reconnaissant dans ces deux personnes la bonne Reine et Madame Ambert!—

Elles venaient visiter leurs pauvres voisins. " On disait que votre mari avait été blessé," dit Madame Ambert en entrant ; " j'espère que cela n'est pas sérieux, puisque le voilà levé et qu'il déjeûne."—" Non, merci, madame," répondit le père Antoine, " ça n'est rien, je voudrais bien qu'il n'y eût personne de plus maltraité que moi ! " La mère s'était empressée de donner des chaises. Madame Ambert s'assit et caressa Jacques, qui, encouragé par ses manières pleines de bonté, lui raconta mon malheur. Reine s'approcha pour me voir : " C'est Minette," s'écria-t-elle—" c'est cette pauvre Minette qui a été perdue il y a déjà bien longtemps. Voyez, madame, voilà bien son poil, et cette tache sur la tête, il n'y a pas à s'y tromper ! "—et Reine passait doucement sa main sur moi, je lui léchai les

doigts. C'était tout ce que je pouvais faire pour lui prouver que je la reconnaissais et que je n'avais pas cessé de l'aimer, lors même que j'étais près de cesser de vivre. "Oh, elle me lèche! pauvre petite chatte!" Madame Ambert dit qu'elle croyait bien qu'en effet j'étais la même chatte qui avait appartenu à sa femme de chambre; aussitôt la mère proposa à Reine de m'emporter, mais elle ajouta qu'elle croyait que le mouvement me ferait beaucoup de mal; qu'il vaudrait mieux attendre quelques jours; et que si ma blessure se guérissait les enfants me reporteraient chez Madame Ambert. Cela fut convenu ainsi, et alors cette bonne dame s'informa de tous les besoins de la pauvre famille qui la connaissait et qu'elle visitait très-souvent: "Je sais," dit-elle, "que votre mari est un brave homme, il n'a jamais

rien demandé à personne, mais nous ne sommes pas dans des temps ordinaires. Les meilleurs ouvriers, ceux qui ont le plus grand désir de trouver de l'ouvrage, n'en ont pas ; il faut que ceux qui sont plus riches viennent à leur secours, cela est juste. La femme d'Antoine remerciait, et tous deux répétaient qu'ils n'avaient besoin de rien pour le moment, mais Madame Ambert insista et le brave femme finit par avouer qu'elle voudrait bien pouvoir donner à son mari un peu de vin à ses repas, tant qu'il serait obligé de faire son service de garde national ; " Il rentrait si fatigué, et puis il faisait si chaud ! " " Sans doute, sans doute," s'écria Madame Ambert ; j'aurais déjà dû vous en envoyer ; vous en aurez aujourd'hui, et après avoir glissé quelques pièces d'argent dans la main du petit Jacques, la

bonne dame et sa suivante sortirent. Peu d'instants après, je vis Urbain, le domestique, entrer avec un grand panier plein de bouteilles, qu'il tira une à une et déposa sur la table, puis il produisit un gros morceau de bœuf pour faire un pot au feu, avec des légumes et une petite provision de pommes de terre. "Tenez, Madame Antoine," dit-il, "voilà ce que madame vous envoie"— et comme la brave femme se répandait en remercîments pour sa maîtresse et pour lui qui avait apporté toutes ces choses, il l'interrompit en lui disant que Mademoiselle Reine avait presque pleuré en racontant à ses camarades dans quel état elle avait retrouvé sa chère Minette. Urbain s'approcha de moi et me flatta doucement de la main; il dit qu'aussitôt que je serais guérie Mademoiselle Reine serait bien contente de me re-

prendre, si pourtant cela ne faisait pas trop de peine aux enfants. Hélas! pendant qu'il parlait ainsi je sentais que jamais je ne reviendrais près de cette excellente fille.

CONCLUSION.

LES pressentiments de la pauvre chatte n'étaient que trop bien fondés. Les soins attentifs de la famille Antoine, les visites assidues de son ancienne maîtresse, ne purent la guérir. Au bout de quelque temps elle sembla cependant reprendre des forces, ses souffrances avaient cessé, la terrible blessure s'était cicatrisée, le mieux devenait de jour en jour plus sensible, lorsqu'un matin, voulant respirer l'air et jouir de la douce chaleur du soleil levant, elle

essaya de sauter par la fenêtre de la mansarde sur le toit : elle ne put atteindre jusqu'en haut et retomba pour ne plus se relever. La balle qu'elle avait reçue dans le flanc était restée dans son corps et l'on supposa qu'elle fut la cause de sa mort. Un savant docteur qui visitait la famille de Madame Ambert, à qui Reine conta la fin tragique de sa favorite, l'assura que bien que les chats eussent, à ce qu'on prétend, *la vie dure*, ils meurent pourtant comme les autres animaux, lorsqu'ils reçoivent des coups de fusil chargé à balles. Les regrets de la bonne Reine furent très-vifs. Toute sa tendresse pour Minette s'était réveillée en la retrouvant d'une manière si imprévue. Elle obtint de Madame Ambert la permission de faire enterrer les restes de sa chatte dans un petit coin du jardin

qui se trouvait derrière la maison qu'elle habitait, et le jardinier planta un beau rosier blanc sur le lieu de sa sépulture. Reine avait grand soin de l'arroser, aussi venait-il à merveille ; elle répétait souvent combien elle aurait désiré savoir ce qu'était devenue sa chatte pendant les années écoulées depuis qu'elle l'avait perdue, lorsqu'un matin elle vit arriver le jeune Antoine accompagné de son petit frère : il tenait à la main un cahier de papier qu'il lui présenta en lui disant qu'il venait de le trouver sur un petit rayon où il serrait habituellement ses livres de leçons et ses provisions de papier. Il se rappelait parfaitement, ajoutait-il, avoir laissé ce cahier tout blanc la dernière fois qu'il était allé à l'école, et ce matin, en le prenant pour retourner en classe, grande avait été sa surprise de le voir tout griffonné d'une

écriture indéchiffrable ; à force de l'étudier, et après des efforts inouis, il était enfin parvenu à lire le titre de ce manuscrit : "*Aventures d'une Chatte, écrites par elle-même.*"

Reine, enchantée autant que surprise de cette découverte, porta le précieux manuscrit à sa maîtresse, qui le mit entre les mains d'un célèbre expert en écritures. Monsieur Piedemouche réussit, non sans peine, à le transcrire, après quoi Madame Ambert le fit imprimer et publier pour l'amusement des enfants de sa connaissance et au profit de la bonne et honnête famille Antoine.

FIN.

LONDRES:
IMPRIMERIE DE W. CLOWES ET FILS, STAMFORD STREET
ET CHARING CROSS.



